

ASNIÈRES-À-CENSIER



BERLIN





Das Spielen der Kinder

auf Hof, Flur und Treppen

sowie

das Umherstehen vor der Haustür

ist streng untersagt!

Traduction : il est strictement interdit aux enfants de jouer dans la cour, le couloir, les escaliers, de même que de traîner devant la porte d'entrée.

De Verdun (2013-2014) à Berlin (2014-2015), il n'y a qu'un pas, celui oisif mais opiniâtre d'étudiants promeneurs.



« Aujourd'hui, je fus saisi d'une certaine angoisse lorsque je traversai la Porte de Brandebourg. C'est toujours la même Porte que celle traversée par Henri Heine. Temps passés tombés dans l'oubli – et tout de même mon présent. Voilà un fait que j'avais bien du mal à accepter. » Ces paroles, c'est Pierre Bertaux qui les entendit dans l'Entre-deux-guerres de la bouche de son ami Golo Mann. Ce dernier exprimait ainsi cette angoisse métaphysique qui s'empara de lui quelques instants auparavant lors de la récitation à son ancien camarade d'études d'un poème de Heine sur la Porte de Brandebourg devant cette dernière.

Il s'agissait cette année, en nous inspirant de ce sentiment existentiel et nostalgique, d'explorer Berlin dans une logique de recherche transdisciplinaire mêlant la philologie à la géographie, l'approche historique à la topologie urbaine, dans une démarche hybride, à cheval entre la science et l'art. C'est dans un mouvement constant entre ces deux pôles que nous concevons la pratique de la flânerie. Elle relèverait, d'une part, d'un *Art Poétique*, d'une ligne esthétique individuelle et collective, qui consiste en une lecture naïve des rues, en une ouverture inconditionnelle à l'étrangeté, à l'intimité et à la rencontre avec l'Autre. Elle vaudrait, d'autre part, comme science archéologique d'exploration urbaine, ayant pour objectif de déterrer les strates successives de l'histoire de Berlin. Nous partons donc à l'aventure, les pieds bien attachés dans nos chaussures et l'ouvrage de Franz Hessel en poche, nous en servant comme

anti-méthode ou comme Art d'aimer la ville, qui guidera à la fois nos promenades en temps réel, et l'écriture libre des articles de retour à Paris.

Les promenades dans Berlin s'apparentent à un journal de bord dans lequel le narrateur transcrit dans un flux de conscience continu tout ce qu'il perçoit de son environnement, ses rencontres, ses incursions jusque dans les sphères les plus privées. Ainsi, nous avons visité Berlin, en petits groupes, à travers les regards de ses habitants, au plus près de leurs réalités quotidiennes et de leur histoire, hors des sentiers touristiques. Nous remercions chaleureusement tous nos guides : Dirk Fuhrig, journaliste radio, Sabine Kuntz, intendante de Deutschlandradiokultur, Carola Forschner et Sara Sohrabi, anciennes étudiantes de l'université Paris 3, Frau Tuschel, guide bénévole, Thomas Andree, interprète et traducteur, Antoinette Karuna, cinéaste, Valérie Bussmann, chercheuse et curatrice indépendante, Jens Metz, architecte, Roland Wilareth, professeur émérite, Volker Laschke, guide berlinois, Michael Bienert, guide littéraire, Günther Schmidt, architecte, Gerhard Uhlig, peintre et restaurateur, et tous les participants étudiants, Alumni du DAAD, et anciens étudiants de l'université Paris 3 d'avoir participé activement à la réussite du séjour.

Ce séjour de quatre jours, du 19 au 22 mars 2015, et l'édition de la revue *asnières-à-censier* (n°6) qui en découle, ont été le fruit d'un travail passionné mené tout au long de l'année universitaire par les étudiants du master 1 Etudes Germaniques chapeautés par Andrea Lauterwein, en collaboration étroite avec plusieurs partenaires tels que le DAAD et sa coordinatrice de programmes Lotta Resch, que nous remercions pour son engagement. Depuis nos salles de cours à Paris 3, nous avons confectionné notre budget, collecté les subventions, contacté les guides sur place, préparé les ateliers sous forme de promenades, organisé les transports et les hébergements, rédigé des dossiers de presse détaillés pour assurer une communication de qualité. Nous avons organisé une vente de gâteau au sein de l'université, grâce à laquelle nous avons pu rembourser les transports sur place de tous les étudiants du master. Nous remercions de tout cœur le DAAD, le département Etudes germaniques, et le CEREG, pour leur soutien financier, sans lequel ce projet n'aurait pas vu le jour. Une version papier du numéro paraîtra en septembre et sera distribuée gratuitement aux étudiants, grâce au soutien du BVE, dans l'espoir de partager le plus possible nos expériences.

Pour cette édition, la rédaction opère quelques changements dans la forme du site. Une nouvelle rubrique voit le jour à l'initiative d'un des membres fondateurs de l'association Pierre Bertaux, Marion Guibourgeau : la rubrique « Lettre de... » ! Les rubriques « Sur le vif » et « Ereignis » seront fondues en une seule nouvelle partie intitulée « Flâneries », complétée par la rubrique « Ick bin ein Berliner », qui présente tous nos guides berlinois. *Last but not least* : certains détails de flânerie sont contés dans une « Carte blanche » thématique.

Bonne lecture – et bonne balade !

Marie Letrange et Alain Zampaglione

Sommaire

Flâner avec Franz Hessel



Emma Sprang, Maren Jentschke, Marjolaine Portier-Kaltenbach, Alain Zampaglione, Julie Mazaud, Julien Corbel, Marie Letrange, Kenza Aït Mouffok, Katia Nunes, ne figurant pas sur la photo : Marion Guibourgeau, Anna Granier, Solène Moy, Gabrielle Perrouas, Aurélia Saunier.

Durant l'année universitaire 2014-2015, des étudiants de la promotion Franz Hessel (UE pré-professionnalisante du Master recherche Etudes germaniques et interculturelles) ont organisé un voyage d'étude à Berlin, pour expérimenter la flânerie dans une métropole moderne, d'après l'œuvre *Spazieren in Berlin* de Franz Hessel (1929). Au cours de divers ateliers menés par des Berlinoises volontaires amoureux de leur ville, ils ont arpenté les reliefs urbains pour déchiffrer dans le présent les signes du passé, lire et relire au détour de chaque rue l'histoire de ses habitants, scruter les évolutions de leurs réalités sociales et culturelles.

Ce projet a été réalisé grâce au soutien logistique et financier du DAAD (Office allemand d'échanges universitaires), du CEREK (Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Espace Germanophone), du département d'allemand de la Sorbonne Nouvelle, et du FSDIE de Paris 3 (Fond de solidarité et de développement des initiatives étudiantes) pour la publication.



Association Pierre Bertaux

Qui suis-je ?	7
Spazieren in Berlin <i>promenades dans Berlin</i>	8
<i>HowTo</i>	11
La flânerie dans la ville moderne d'après les Promenades à Berlin de Franz Hessel (1929)	
Ick bin ein Berliner!	12
Portrait	13
Carnet de voyage	15
Recherche	33
Le livre	34
Lettre de ... Marion	36
Association Pierre Bertaux	39
Alumni	39

Je suis...



Née à Berlin d'un père allemand et d'une mère française, j'ai effectué les deux premières années de ma scolarité (Grundschule) en Allemagne, avant que ma famille ne déménage en France. Je ne suis pas près d'oublier mon premier jour dans une école française, puisque l'institutrice m'a fait d'emblée lire un texte à haute voix, mon accent suscitant l'hilarité générale !

Ayant suivi ensuite une scolarité bilingue, je me suis orienté vers un cursus littéraire après le baccalauréat, car j'ai toujours eu la passion des livres, et j'ai intégré l'ENS Ulm, où je me suis spécialisée en études germaniques, tout en m'intéressant à beaucoup d'autres choses.

Alors que je rédigeais ma thèse, j'ai commencé à enseigner à l'université. J'ai d'ailleurs été légèrement déconcertée à mes débuts quand j'ai constaté, lors d'un contrôle de connaissance faisant suite à mes cours d'introduction à la civilisation allemande, que quelques étudiants avaient confondu Martin Luther et Martin Luther King !

J'ai obtenu un doctorat en études germaniques en 1995. Dans mes recherches je m'intéresse tout particulièrement à l'histoire des sciences humaines (philologie, anthropologie, esthétique et histoire de l'art) dans l'espace germanique entre la fin du XVIIIe et le début du XXe siècle et à l'histoire culturelle des juifs allemands. En 1996, je deviens maître de conférence à l'Université de Rennes II, puis en 1999 à l'Université de Paris 8. J'ai toujours beaucoup aimé enseigner dans le cadre de séminaires - plus que de cours magistraux - initier les étudiants à la recherche, leur faire découvrir la rigueur qu'elle exige mais aussi le plaisir intellectuel qu'elle procure.

Depuis 2005, j'enseigne comme professeur à l'Université Sorbonne nouvelle-Paris 3. J'ai donc connu les dernières années du Centre d'allemand d'Asnières avec son campus verdoyant. Il est vrai qu'il y avait beaucoup plus de place qu'à Censier, ce qui simplifiait beaucoup de choses, mais c'est agréable aussi de travailler en plein centre de Paris. J'essaie de profiter des opportunités offertes par ce contexte pour développer les activités de recherche au sein de l'équipe d'accueil qui regroupe les germanistes de l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 et ceux de l'Université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense. Qui suis-je ?

Propos recueillis par *jmz*

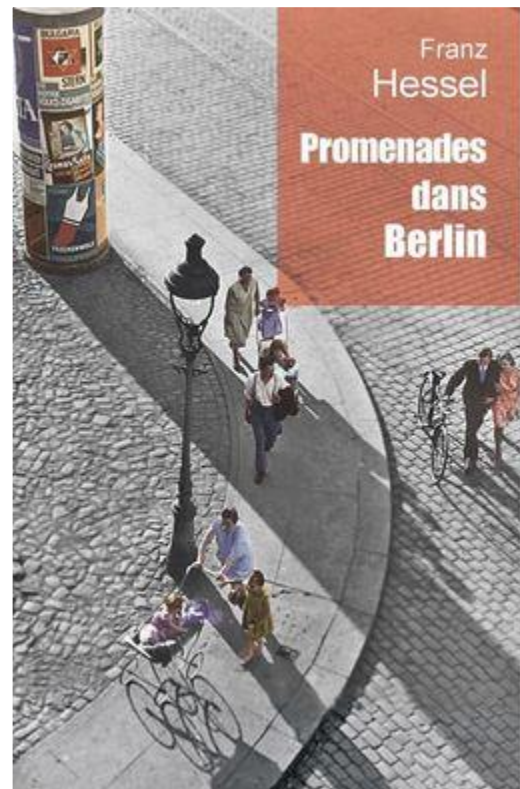
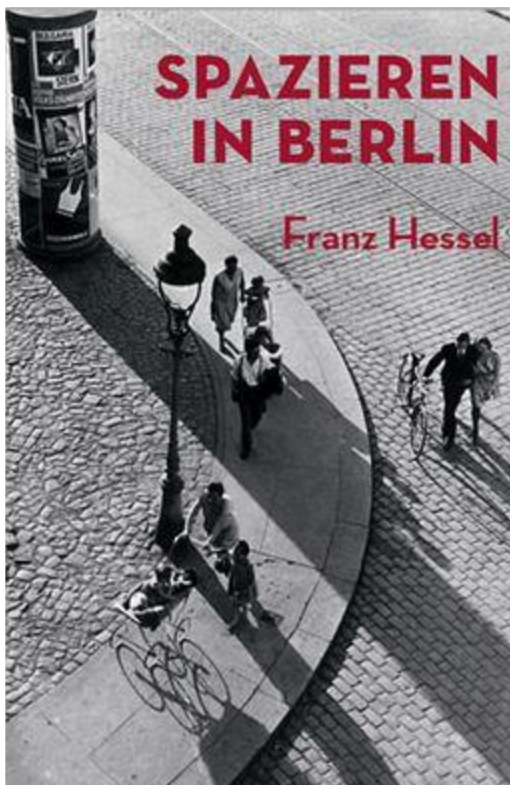
Réponse du n°5: Michel Hubert

Spazieren in Berlin

Promenades dans Berlin

Promenades dans Berlin de Franz Hessel (traduit de l'allemand par Jean-Michel Beloeil, précédé du *Flâneur de Berlin* par Jean-Michel Palmier, Presses universitaires de Grenoble, 1989)

Spazieren in Berlin von Franz Hessel (mit einem Geleitwort von Stéphane Hessel und einem Nachwort von Bernd Witte, Verlag für Berlin-Brandenburg, Berlin, 2011)
Première édition : 1929.



Franz Hessel est un romancier, essayiste et poète allemand né en 1880 à Stettin, et qui a débuté en poésie au sein du cercle de Stefan George. Grand ami de Walter Benjamin, avec qui il a travaillé à la traduction de Proust, il a comme lui habité à Paris et à Berlin et est fasciné par ces deux villes qui sont le cadre, voire le sujet, de plusieurs de ses ouvrages. Le Berlin des *Promenades à Berlin*, qui paraît en 1929 (sous le titre de *Ein Flâneur in Berlin*), est celui d'un urbanisme très dynamique (à l'heure où la ville, avec l'industrialisation, devient de plus en plus grande) et des mutations constantes qui font se côtoyer de très près toutes les époques: comme le Berlin de ces années-là, le présent des *Promenades* est grouillant des souvenirs du passé et des promesses du futur.

L'ouvrage est une longue flânerie, ou une série de promenades, à travers la ville; mais il s'agit parfois moins d'une description de la ville que d'une description de l'état d'esprit du flâneur. C'est à travers ses yeux que tout passe : Berlin est comme digéré par le narrateur. Le récit de flânerie est bien souvent prétexte à la réflexion sur la flânerie, sur la bonne manière d'être présent à la ville, or cette démarche réflexive s'accompagne de questionnements, d'indécision sur le chemin à suivre, d'hésitations, d'injonctions aussi, dont on ne sait pas s'ils sont des réflexions du flâneur au moment où il flânait, ou au contraire celles du narrateur qui raconte la flânerie, ou bien une adresse au lecteur qui apparaît alors comme un potentiel futur flâneur, à qui le livre est adressé comme une aide pour flâner à son tour. Ce flâneur qui réfléchit, ou fait réfléchir, sur la flânerie n'a bien entendu pas une attitude linéaire, ses promenades ne sont pas uniformes, il y a différents modes de flânerie. C'est donc autour de ces différents aspects, qui peuvent être compris comme autant de méthodes pour flâner, qu'est axée cette fiche de lecture.

Etre un étranger

Le flâneur est avant tout un intrus dans la grande ville, car il est son contraire. Il n'y a aucune activité précise, il a du temps, il vit les choses à une échelle totalement individuelle, il ne s'inscrit pas dans un groupe, il n'est pas utile. Il apparaît même comme une menace pour la grande ville : c'est là-dessus que s'ouvre le récit, sur la figure du suspect ('*Verdächtigten*'). Son oisiveté dérange, on le prend pour un pickpocket ou un pervers, ou au moins pour un original. Ce qui le différencie radicalement des autres gens, de ceux qui ne flânent pas, c'est tout d'abord son rapport à la temporalité : le flâneur a pour devoir de prendre son temps, d'avoir du temps devant lui, de pouvoir se laisser emporter dans n'importe quelle activité qui s'offre à lui (comme aller au théâtre uniquement à cause d'une affiche publicitaire qui invite à venir voir une pièce). Il a en outre le statut particulier d'observateur intrusif : il se poste le plus souvent en étranger complet, qui n'a pas part à cette vie, mais qui en veut tout connaître. Il est extérieur à tout mais ne veut rester à l'extérieur de rien : il pénètre dans les cours intérieures, dans les petits magasins, dans les souterrains de la *Alexanderplatz*, dans les usines, dans tous les endroits qui devraient lui être fermés.

Les souvenirs du flâneur

Le flâneur Franz Hessel n'est pourtant pas le complet étranger dont il adopte la posture, car il connaît déjà Berlin de deux manières : il y a vécu son enfance et il en connaît l'histoire. Sa volonté d'absorber simplement la ville à qui il s'offre à tout instant se heurte à tous les souvenirs ou à toutes les connaissances qu'il a : les statues, qui sont un motif auquel le flâneur s'attache beaucoup au cours du livre, sont à la fois évocatrices des jeux qu'il leur faisait subir étant enfant, et de l'histoire de la ville, qu'il retrouve notamment dans le *Baedecker*. C'est ainsi qu'il peut passer d'un rapport totalement naïf au monde qui l'entoure (l'observation pure et simple des menus détails de la vie berlinoise), à une visite savante des lieux, lorsque ses connaissances et souvenirs resurgissent, si bien que des Berlins multiples se superposent au cours du récit.

Le flâneur et les autres

Le récit entier est marqué par une focalisation interne et une impression de solitude constante, même lorsqu'il est accompagné (il a, au cours du livre, plusieurs guides ponctuels, qui lui montrent des bouts de Berlin, qu'ils connaissent), l'accompagnateur n'a pas d'identité, et sa présence n'est bien souvent signalée que par l'apparition du pronom "nous" à la place du pronom "je". La solitude de la flânerie va à certains moments jusqu'à une sorte d'autisme, notamment dans plusieurs chapitres au cœur du livre où il n'est plus jamais questions d'êtres humains, alors que les endroits où il se rend sont certainement peuplés (dans les chapitres sur *Kreuzberg* ou le *Tiergarten* par exemple). A d'autres moments au contraire il semble percevoir avec beaucoup d'acuité toute la vie qui l'entoure (sur les marchés notamment, dans les grandes rues animées ou dans les bars et restaurants), est notamment fasciné par les expressions qu'il entend, les mots utilisés sur les pancartes qu'il lit, comme s'il cherchait à saisir la réalité de Berlin par le langage qui y est utilisé : relever les manières de parler des autres est aussi une façon pour le flâneur de pénétrer dans l'intimité de la ville.

Tout ce récit aux facettes multiples est donc une réflexion sur la flânerie, mais aussi une injonction à flâner, que l'on ressent très fortement à l'aide du contre-exemple que constitue l'épisode éprouvant (pour le narrateur comme pour le lecteur) du tour de ville dans un autobus pour touristes (le "*Rundfahrt*"), et c'est sur l'invitation à la flânerie dans sa définition la plus large (regarder la ville et "la trouver belle, jusqu'à ce qu'elle soit belle") que se finit le livre, avec un dernier chapitre adressé aux Berlinoïses. C'est de cette "Postface à l'intention des Berlinoïses" qu'est tirée la citation suivante, où Hessel se débarrasse complètement de sa posture d'étranger pour entreprendre un plaidoyer pour sa ville :

« Nous Berlinoïses devons "habiter" notre ville encore davantage. Ce n'est pas si facile de regarder et d'habiter une ville qui est toujours en train de devenir autre et ne se repose jamais dans son hier. [...] La ville tremble devant l'avancée du futur. [...] Nous voulons l'exiger de nous, nous voulons apprendre un peu l'oisiveté et la jouissance ; et la chose Berlin, dans sa coexistence et son mélange de précieux et de repoussant, de sérieux et d'artificiel, de comique et de respectable, nous voulons la regarder la prendre en affection et la trouver belle, jusqu'à ce qu'elle soit belle. »*

***(page 253 de l'édition française)**

Lucie Lamy

La flânerie dans la ville moderne d'après les Promenades à Berlin de Franz Hessel (1929)

Le thème central de la flânerie hessélienne est la confrontation du citadin à la modernité à travers la grande ville. L'émulation constante du paysage urbain ainsi que sa proliférante croissance au sein d'une société de plus en plus industrialisée a pour effet – et Berlin peut en ce sens servir d'exemple type – une extension et une diversification des différents lieux de la grande ville ; ainsi, l'unité de cette dernière – c'est-à-dire aussi son identité et *a fortiori* celle des personnes qui l'habitent – s'en voit constamment menacée.

Les nombreuses études sur la gentrification des grandes villes de nos jours indiquent que cette problématique est plus actuelle que jamais dans notre société postindustrielle. Il s'agit pour Franz Hessel de trouver une manière accessible au plus grand nombre d'appréhender ladite modernité menaçante en évitant notamment toute forme de schizophrénie, tant chez la ville que chez le citadin.

Hessel oppose à cet oppressant danger d'aliénation par la grande ville moderne une sorte de méthode de la flânerie, dont il s'enquit de faire profiter au lecteur-flâneur-en-puissance les effets sur sa perception de la grande ville tout au long de l'ouvrage. C'est avant tout par le regard que le flâneur hessélien procède à une unification des antagonismes environnants. Ce regard du flâneur s'avère par ailleurs être radicalement discursif : loin d'être simple objet d'étude, la grande ville forme un Autre, un sujet capable de répondre par retour de regard. Du mode de la confrontation, le flâneur entre – à travers l'expérience de celle-ci – véritablement en communication avec la grande ville.

Afin d'appeler « Tu » un vis-à-vis, il faut cependant que les deux interlocuteurs se trouvent plus ou moins au même niveau ; le flâneur hessélien y parvient en appliquant à la ville ce qu'il applique à lui-même. Le regard sur la ville développe son potentiel transformateur en déployant tout d'abord le feuilleté historique d'un lieu précis ; différentes époques sont présentes simultanément dans le présent bien particulier de la flânerie – ce qui nécessite la plupart du temps l'évocation de plusieurs autres lieux pour éclairer le plus exhaustivement possible celui de la flânerie.

C'est en percevant les traces du passé dans le monde urbain environnant, mais aussi – et surtout – en faisant appel tant à ses souvenirs personnels qu'à des sources extrinsèques de l'histoire du lieu que le flâneur pourra unifier cette partie de la ville – et une partie de lui-même par la même occasion – dans le présent de la flânerie ; en sachant que l'Histoire et les histoires s'y voient d'une certaine manière subsumées. Pour se connaître soi-même, il faut d'abord saisir l'Autre par son regard.



Friedrich Kallmorgen, 1914.

Notre projet « *Flanieren mit Franz Hessel* » tentera d'actualiser doublement cette méthode de flânerie : en appliquant l'échange si édifiant de regards réciproques avec la ville ; et en écrivant la flânerie. Il n'a été jusqu'ici question que d'un échange flâneur/ville, mais les histoires d'un lieu ne sont bien souvent accessibles que par l'intermédiaire de guides familiers de ce lieu, de connaisseurs des *genii loci*.

Notre flânerie à Berlin se passera largement de l'imposture des guides touristiques pour solliciter de véritables guides berlinois qui nous offriront l'authenticité de ce regard qui décèle ce qu'habite les lieux visités ; vient donc s'ajouter, comme chez Hessel, une interaction flâneur/guide. Outre cette deuxième dimension de réciprocité, le fait de flâner en petits groupes (et non seuls) nous permettra d'actualiser la méthode en l'adaptant à notre époque : qu'apportera cette autre troisième dimension interactive pendant la flânerie entre flâneur et... flâneur ?

Enfin, la dernière condition *sine qua non* de la flânerie hessélienne est le récit. Il peut avoir lieu pendant la promenade : celui des guides par exemple, ou la discussion entre flâneurs dans notre conception actualisée (oral) ; le montage, le collage, voir les fusions et refonte de toutes les histoires au moment d'entrer en contact avec l'environnement immédiat (non verbal) ; mais aussi le récit de la flânerie après-coup. C'est ce dernier élément qui est crucial dans la construction de l'identité comprise comme entité et qui est tout aussi important que la promenade elle-même, puisqu'il fait encore partie intégrante de la flânerie. *Spazieren in Berlin* étant souvent compris comme un « essai narratif » (*Erzählessay*), nous allons nous-mêmes nous atteler à la mise en récit de notre flânerie dans la revue en ligne de l'Association Pierre Bertaux *asnières-a-censier* : cette mise en forme davantage journalistique du romanesque ne représente qu'une seule des possibles variations de la méthode de flânerie hessélienne.

Marie Letrange

Ick bin ein Berliner!

Merci à nos Berlinois.e.s guides !

Karl Schüssler : « Je suis né en 1951 à Francfort sur le Main et j'habite à Berlin depuis 1980. Je voyage beaucoup, à travers l'Allemagne, la France, l'Irlande et l'Angleterre, l'Italie, accompagné de ma femme Odile la plupart du temps qui, elle, est Française. A Berlin, j'aime bien me promener et aller voir les vieilles maisons, les jardins et les gens, mais aussi les cafés, les bars, les restaurants. Je passe aussi beaucoup de temps à la campagne dans notre beau jardin. J'ai pris beaucoup de plaisir à me promener avec le groupe dans le quartier de Neukölln. »

Roland Willareth : « Jusqu'en 2013, j'étais responsable de l'enseignement disciplinaire en allemand dans un lycée berlinois et responsable de la formation initiale pour les enseignants stagiaires de philosophie ; je suis à la retraite à présent. »

Michael Bienert : « J'organise des promenades littéraires à Berlin depuis 25 ans. J'ai publié de nombreux ouvrages sur l'histoire des arts et de la littérature et j'ai travaillé comme feuilletoniste au cours de mes années de correspondant à Berlin. Vous trouverez davantage d'informations sur mes projets sur www.text-der-stadt.de. »

Dirk Fuhrig, journaliste à la Deutschlandradio Kultur de Berlin : « C'est avec grand plaisir que j'ai guidé le groupe parisien à travers les locaux de notre maison de la radio et le Bayerisches Viertel dans le quartier de Schöneberg. J'espère qu'ils ont apprécié leur visite – de Berlin tout comme celle de notre radio ! »

« Je m'appelle Thomas Andree, je suis traducteur et interprète vers l'allemand, l'anglais et le français. J'étudie actuellement à la Humboldt-Universität de Berlin afin d'améliorer mes connaissances en russe et en théologie. »



Volker Laschke : « Né en 1953 à Berlin, j'y ai également élevé, avec ma femme, nos trois enfants. Après avoir travaillé pendant 20 ans en tant que chauffeur de taxi à Berlin-Ouest, puis aussi longtemps dans une entreprise de bâtiment, j'ai suivi une formation de guide touristique pour la ville elle-même, ainsi que pour les paysages verdoyants bordant la capitale. J'organise des promenades thématiques ou biographiques que je personnalise en fonction de mes clients, allant de promenades en ville à pied et/ou en minibus à la randonnée et à l'exploration des paysages alentours. M'intéressant à l'architecture, au sport et à la musique, c'est avant tout ma ville natale qui me passionne et que je redécouvre au gré de telles pérégrinations. »

Valérie Bussmann : « J'ai suivi un parcours d'études culturelles et d'histoire de l'art à Bologne et à Berlin. J'ai publié ma thèse à la Freie Universität de Berlin sur les Grands projets culturels de François Mitterrand (années 1980-1990). Après mon activité en tant qu'attachée de recherche et professeure à l'Académie des Arts Visuels de Munich et de longs séjours de travail et de recherche en France, je travaille aujourd'hui comme conseillère artistique en free-lance à Paris et à Berlin. »

Carola Forschner : « Je suis née à Berlin-Schöneberg, une "vraie Berlinoise" passionnée de sa ville natale. Le samedi matin, j'ai montré au groupe le quartier où j'ai grandi, autour du marché de Winterfeld (le Winterfeldmarkt). Même si je n'y n'habite plus, ce coin foisonnant et insomniaque de ma ville reste mon préféré. A la rentrée de septembre 2015, je me réjouis de revenir une année à Paris afin d'y poursuivre mes études. »

Antoinette Karuna : « Je suis une cinéaste québécoise/londonienne/sri lankaise vivant dans le quartier Britz à Berlin. Même après plus de 6 ans à Berlin, flâner dans cette ville demeure une de mes activités favorites! »

Danse avec Franz Hessel : Entretien avec Manfred Flügge, écrivain.

Notre voyage d'étude n'aurait pas pu trouver meilleur coup d'envoi que la conférence passionnante de Manfred Flügge, le 19 mars 2015 dans les locaux du DAAD. Grâce à lui, nous avons directement emboîté le pas à Franz Hessel, dont il connaît sur le bout des doigts la vision de Berlin. C'est en remerciement que nous lui consacrons cet article après avoir recueilli ses propos.



Manfred Flügge est né en 1946 dans un camp de réfugiés au Danemark, où sa famille reste jusqu'en 1948, date à laquelle son père trouve un travail à Bochum, dans la Ruhr. Après des études secondaires à Castrop, il étudie le français et l'histoire à Münster et à Lille et enseigne au Goethe Institut de Lille. Il est ensuite maître de conférence puis professeur à la Freie Universität Berlin, avant de délaisser l'université en 1990 pour devenir écrivain. Outre des contes radiophoniques pour enfants et des critiques dans divers journaux allemands (la Berliner Zeitung, Die Welt,...), il a depuis traduit des auteurs français et belges, participé à l'écriture de deux films, écrit plusieurs pièces de théâtre en français, des romans et de nombreuses biographies d'intellectuels allemands du 20^{ème} siècle, qui ont beaucoup voyagé – parfois forcés par l'exil. C'est le cas de Franz Hessel, qui est allé à Paris, Los Angeles et Sanary, où il meurt en 1941.

Comme Franz Hessel, Walter Benjamin et bien d'autres, Manfred Flügge est un écrivain très proche de la France, dont il maîtrise parfaitement la langue. Il rappelle avec humilité la facilité avec laquelle cette proximité culturelle a lieu aujourd'hui, grâce au rapprochement franco-allemand. C'est grâce à ces précurseurs qui ont su frayer un chemin entre la

France et l'Allemagne que les échanges, en particulier institutionnels, sont possibles aujourd'hui. Nous leur devons donc reconnaissance, rappelle-t-il.

Ce n'est pas seulement à Franz que s'est intéressé Manfred Flügge, mais à toute la famille Hessel, dont il a bien connu les fils, Stéphane et Ulrich. C'est aussi dans le cadre de cette amitié, qui lui a permis non

seulement d'avoir accès à des archives privées, mais surtout, selon ses mots, d'y faire l'expérience de cette atmosphère de complicité poétique particulière à la famille, qu'il faut appréhender ses différents travaux sur la famille Hessel. Entre *Le tourbillon de la vie*, qui établit la véritable histoire de *Jules et Jim*, un roman de Henri-Pierre Roché s'inspirant librement de son triangle amoureux avec son ami Franz Hessel et sa femme Helen ; la biographie de Stéphane Hessel (*Portrait d'un rebelle heureux*) ; la préface au recueil d'aphorismes, de feuilletons et d'articles de mode de Helen Hessel Grund (*Ich schreibe aus Paris*) ; la publication récente des « belles Berlinoises » (*Schöne Berlinerinnen*, des extraits choisis de Franz Hessel) ; et son travail sur les artistes et écrivains à Sanary pendant la première moitié du XX^{ème} siècle (*Amer Azur*), la famille Hessel est en effet largement représentée dans l'œuvre de Manfred Flügge. Cette dernière est en effet empreinte de sa passion pour le XX^{ème} siècle, un siècle si rude pour les intellectuels et si fécond en idées neuves et auquel il a aussi consacré son ouvrage le plus récent, par le biais d'une biographie familiale : *Das Jahrhundert der Manns*.

Malgré les liens forts qu'il a entretenus avec Helen Hessel et l'accès aux archives privées, Manfred Flügge insiste également sur le manque de sources fiables dont on dispose sur la vie de Franz Hessel et d'indices sur sa vie intérieure qui pourraient expliquer

ses intentions et la motivation de ses choix. Mais ce « mystère » – si inhabituel pour un auteur du XX^{ème} siècle – est contrebalancé par une caractéristique remarquable de l'œuvre de Hessel : l'indissociabilité de son style d'écriture et de sa personnalité, le mariage du style et de la poésie à chaque état de son être, qui donnent à toute son œuvre une dimension autobiographique. En ressort cette posture fataliste mais tout sauf résignée, empreinte d'un profond polythéisme tant spirituel que littéraire et qui n'empiète en rien sur sa grande lucidité et son esprit critique. Cet aspect insaisissable de la personnalité de Franz Hessel se retrouve dans sa posture sociale car la place de Hessel en tant qu'écrivain est paradoxale en elle-même : tandis qu'il reflète à certains égards les tendances de son époque, il les tourne aussi en dérision, sans jamais cependant adopter un discours cynique. Feuilletoniste dans les années 1920, il ironisa ainsi sur le caractère supposé exemplaire de l'expérience qu'il devait rendre dans ces rubriques culturelles. Manfred Flügge le décrit plus généralement comme n'étant jamais au centre des événements, un accompagnateur restant toujours en bordure et qui exerce une influence certaine sur les acteurs de la vie culturelle de son temps.

Lucie Lamy et Marie Letrange

vendredi 20 mars 2015 /
*Berlin-Schöneberg sur les pas
d'Antoinette Karuna*



A la station « Rathaus Schöneberg », pour notre premier atelier, nous devons retrouver les personnes inscrites à 10h précise. Quelques retardataires plus tard, Antoinette, qui m'avait fraîchement nommée son « assistante » me lance pour que je présente « l'activité éclipse ». En effet, ce jour-là, vendredi 20 mars 2015, une éclipse de soleil était visible partiellement depuis certains pays d'Europe. Au maximum de l'évènement, 80% du disque solaire a été occulté. Contrairement à nos compatriotes français, nous avons bénéficié d'un soleil radieux, qui nous permis d'observer le phénomène. Ne disposant pas de lunettes spéciales de protection, nos options restaient de l'observer de manière indirecte à l'aide d'une « chambre » en carton, bricolée rapidement le matin même et une feuille de papier. Une autre solution « système D » et poétique se trouvait également être l'ombre des feuilles des arbres sur le sol qui laissait apparaître mille petits croissants.

Du fait de cet événement exceptionnel, la balade d'Antoinette pris un tour bien singulier. Plusieurs Berlinois.e.s, enfants, parents, groupes divers se prenaient également au jeu de l'observation astronomique. Dès le premier parc traversé, nous croisâmes un premier groupe enthousiaste muni d'un télescope, puis plus tard, au détour d'une petite rue, un père et son fils tentait la technique alternative de la chambre en carton. L'atmosphère s'est ainsi naturellement teintée d'une accueillante familiarité poétique, d'un agréable esprit de village. Dans cette tranquille matinée de mars, ombres et couleurs furent nos guides, en plus des explications érudites et personnelles d'Antoinette.

Gabrielle Perrouas



Antoinette Karuna, jeune réalisatrice québécoise installée depuis six ans à Berlin, nous a fait découvrir le quartier de Schöneberg qui l'inspire énormément de par son côté inclusif et qui, par cela, lui rappelle le Montréal de sa jeunesse. Selon elle, c'est le quartier de Berlin le plus riche en termes de mixité culturelle. Turcs, gays et intellectuels allemands y vivent et s'y mélangent notamment.

La flânerie a débuté au Rudolph-Wilde Park où de nombreux promeneurs se préparaient à admirer l'éclipse solaire. Antoinette nous explique que ce parc est un endroit très important de la vie de quartier où les gens se rassemblent pour pique-niquer autour d'un barbecue, jouer au football ou encore tout simplement lire un livre au soleil.

Un peu plus loin, sur la place de la mairie de Schöneberg, nous découvrons un petit marché local empreint de cette mixité culturelle. Nous nous attardons un peu dans les allées, attirés par les odeurs, et admirons la bâtisse où le président Kennedy a prononcé son célèbre discours : « Ich

bin ein Berliner ». La suite de notre flânerie nous mène dans la Akazienstraße, axe principal de la vie à Schöneberg, où l'on trouve de nombreuses boutiques, bars et restaurants représentant différentes nationalités, dont beaucoup sont "gay-friendly", comme l'indique le petit drapeau aux couleurs d'arc-en-ciel sur leur devanture. Après un détour par l'église Saint Matthias de Berlin, l'une des plus anciennes églises catholiques d'Allemagne, nous voilà sur la Winterfeldplatz, grand lieu de rencontre pour la communauté homosexuelle et artistique. Autour d'un café, Antoinette nous raconte le passage de plusieurs artistes célèbres comme notamment l'actrice et chanteuse Marlene Dietrich ou encore le chanteur David Bowie.

C'est ici que s'achève notre flânerie. Schöneberg est un quartier cosmopolite, plein de richesses cachées, dans lequel règne une grande harmonie et où chacun peut trouver son bonheur.

Katia Nunes et Aurélia Saunier

vendredi 20 mars 2015 /
*Lichtenberg, sur les pas de Thomas
Andree*



Tunnel à la sortie de la station Nollendorf, débouchant sur Victoriastadt.

Nous arrivons en avance à la station « Nollendorf » dans le quartier de Lichtenberg, un ancien quartier qui se trouvait à Berlin-Est. C'est le deuxième jour de notre flânerie berlinoise, le soleil perce à travers les nuages et illumine la lente sortie de l'hiver berlinois. Après la station de S-Bahn « Ostkreuz », la population change. Il n'y a plus de touristes, plus d'hommes et de femmes d'affaires à l'apparence parfaitement soignée. Ils sont ici, les « vrais » berlinois que nous cherchons, un couple dont les deux membres semblent avoir quatre-vingt ans et ont probablement vécu une partie de l'histoire de Berlin, une mère de famille avec son enfant et quelques sacs de courses, de jeunes adolescents rentrant du lycée. En sortant de la station, loin de nous les bruits de la ville, les turbulences de l'Alexanderplatz ou le tranquille flottement des Hackescher Hoffe au matin. Devant la gare, une petite place calme, un autobus, des oiseaux qui se disputent quelques miettes de pain.

Le bus quitte la place et Thomas arrive, deux sacs en plastique à la main, et sa canne blanche et rouge déployée devant lui, à l'affût de ce qui se dresserait devant ses pieds et l'empêcherait d'aller plus loin. Il est venu de chez lui en bus, « c'est à cinq minutes, mais à pied ce serait bien trop

long, surtout avec les sacs ». L'un des sacs en plastique semble assez lourd. Je lui demande ce qu'il y a dedans, il m'explique qu'il a prévu quelques images et descriptions pour nous. Nous montons sur le quai pour attendre les autres et commençons à discuter. Il est venu avec une amie à laquelle il a déjà fait la visite : « c'est la première fois que je fais ça tu sais ».



Thomas, notre guide érudit prêt à nous montrer son quartier!

Thomas nous montre son "Kiez", un endroit tranquille et paisible, « Victoriastadt » dans le district de Lichtenberg. Nous sommes au complet, et la visite commence. « Si vous regardez en direction des escaliers, vous verrez un grand mur blanc et un dessin dessus ». Des inscriptions sur les murs, quelques tags, et au loin sur une plus grande façade une illustration - « Victoriastadt Lichtenberg » très fifties, montrant des bâtiments et une plus grande tour. « C'était un quartier ouvrier, nous explique Thomas, les gens étaient plutôt tranquilles ici, même s'il n'y a plus d'usine, l'inscription est toujours là ». Il s'exprime dans un français parfait - avec un très léger accent. A l'aide de sa canne et du bras de son amie, nous commençons à descendre les escaliers de la station, nous prenons à droite pour passer sous le pont du chemin de fer, l'entrée officielle dans le quartier de Victoriastadt. Sous le pont se trouve une sculpture étrange, lumineuse la nuit, rouge, elle ressemble

étrangement à une langue. Victoriastadt a commencé à être rénovée en 1980, encore à l'époque de la RDA, puis après la chute du mur de 1998 à 2003. Ce sont surtout des familles avec enfants qui s'installent ici, le quartier rajeunit.

C'est une visite très calme, pour ne pas perturber Thomas qui se fie énormément à son ouïe. Nous parlons doucement entre nous lorsque nous avons des commentaires. Il nous raconte qu'au 19e siècle avaient été donné à ces rues des noms de philosophes qui furent changés par la suite. L'aspect décati de certaines maisons est encore visible et Thomas nous raconte que la Deutsches Funk (télévision allemande) tournait ici quand elle cherchait des décors authentiques de quartiers ouvriers. Dans les années 1990, ces bâtiments ont été refaits eux aussi. Nous déjeunons dans un restaurant « social », qui forme de jeunes adultes en marge de la société à devenir chefs, cuisinier.e.s, serveurs.es.



Am Kuhgraben - restaurant social très chaleureux, avec une carte faite de délices ...

Pendant que tout le monde se régale, nous nous présentons mutuellement, racontons nos parcours aux uns et aux autres et Thomas continue à nous parler de son quartier et de sa vie ici. A la fin du repas, un petit avant-goût de ce que nous allons voir, une illustration de Heinrich Zille sort du fameux sac à images. Nous nous rendons à l'ancienne résidence de Zille, dessinateur et architecte mort en 1929 ayant appartenu à l'Akademie der Künste de Berlin (académie des beaux-arts), resté très longtemps à Victoriastadt avant de partir à Charlottenburg, et qui ressentait un très grand attachement pour son quartier.

Le quartier est toujours très calme, les petits magasins commencent à refermer les portes car une fraîcheur s'installe. Les commerçants de la place du marché ferment leurs voitures et replient leurs étals. C'est un dernier tour dans quelques petites rues pour examiner des immeubles, des monuments, toujours avec les images amenées par Thomas. Pour finir, il tient à nous présenter un lieu qu'il aime beaucoup et bien sûr passionnant pour nous: les cabines d'interprétation de l'Université Humboldt. Nous retrouvons les bâtiments très modernes de l'université dans

le centre de Berlin. Plus haut dans les étages nous découvrons les cabines, les micros, les enregistreurs. Nous avons même droit à une petite démonstration des enregistrements utilisés durant les cours d'interprétation. Il est déjà 17h, c'est ici que nous allons tous nous séparer. Nous sortons du bâtiment de l'université, allons vers un parc pour nous dire au revoir

calmement. De ses sacs, Thomas extrait encore des bières « Berliner Kindl » soigneusement emballées dans du papier kraft, nous discutons encore une vingtaine de minutes alors que lentement la luminosité baisse. C'est assez sereine et calme que je quitte le centre de Berlin, très heureuse d'avoir pu profiter d'une visite plus insolite et moins touristique du « chez soi » d'un berlinois atypique.

Photos: Gabrielle Perouas

Emma Sprang

vendredi 20 mars 2015

Dans l'intimité de la Deutschlandradio Kultur

C'est après avoir traversé le parc Rudolph-Wilde, anciennement Stadtpark [parc de la ville], sous un beau soleil matinal, que nous arrivons devant les locaux de Deutschlandradio Kultur. La place devant la mairie, portait jusqu'en 1963 le nom du premier maire de Schöneberg, Rudolf-Wilde, fut renommée en place John F. Kennedy, à la suite de son assassinat. C'est afin de compenser symboliquement cette « perte » que le parc fut renommé au nom du maire.

Une culture qu'Allemands de l'Ouest et Allemands de l'Est ont partagée...

La plaque avec le nom RIAS devant l'entrée du bâtiment de la maison de la radio nous rappelle son histoire. Il fut construit en 1941 pour l'entreprise bavaroise Stickstoffwerke AG, selon les plans de l'architecte Walter Borchard. L'entreprise Stickstoffwerke AG était alors, depuis les années trente, étroitement liée aux usines d'IG Farben de Francfort sur le Main, dont la sinistre réputation due à sa collaboration avec l'Allemagne nazie est connue de tous. Après la capitulation, le bâtiment fut saisi par les alliés et le 6 juillet 1948 y ouvre les studios de la radio RIAS (Rundfunk im amerikanischen Sektor). Pour comprendre cette création, il faut remonter au 7 février 1946, les Russes ne laissant aucune fréquence sur la Berliner Rundfunk [Radio Berlin] à disposition des Américains, ces derniers ouvrirent la DIA (Drahtfunk im amerikanischen Sektor) [radio, diffusé par fil, en secteur américain].



Bâtiment de Deutschlandradio Kultur, qui habitait avant la RIAS

A l'automne 1946, la DIAS évolue en RIAS et peut alors émettre sans fil. Émettant à l'est comme à l'ouest, elle devient un vrai symbole de cette époque. Ainsi l'émission « Das klingende Sonntagsrätsel » [la devinette du dimanche], dont la première émission remonte au 7 mars 1965 et qui existe encore aujourd'hui, fait partie de la culture qu'Allemands de l'Ouest et Allemands de l'Est ont pu partager. La moyenne d'âge des auditeurs étant, aujourd'hui, de cinquante ans, ils ont majoritairement vécu cette période. A l'ouest la RIAS était alors qualifiée de « Propaganda Sender von den Amerikanern » [station de propagande des Américains].

Après la réunification, les émetteurs de RIAS et de Kulturradio, anciennement en RDA, ont fusionné pour former Deutschlandradio. Dans un souci de décentralisation, cher à l'Allemagne depuis la fin du Troisième Reich, l'ensemble des stations de radio de Deutschlandradio – Deutschlandradio Kultur (radio culturelle), Deutschlandfunk (radio d'informations), DRadio Wissen (radio de sciences) - ne sont pas émises depuis Berlin.

Un pôle culturel

Ce lieu plein d'histoire continue de vivre et c'est ainsi que nous assistons en live à la fin de l'enregistrement d'une émission radio, pour laquelle ils avaient accueilli Frédéric Beigbeder la veille. Nous entrons alors dans une salle, séparée du studio d'enregistrement

par une vitre en plexiglas, où l'on se sent à la fois bien, comme entré dans l'intimité de la radio et de ses fonctionnements, habituellement imperceptibles, et perdu devant tant de technologie, d'appareils dont nous ne comprenons pas grand-chose.



En direct du studio d'enregistrement

Une fois l'émission terminée, nous montons au cinquième et dernier étage de la maison de la radio. Dans une salle au fond d'un couloir, nous sommes accueillis en grande pompe avec boissons, gâteaux. Nous discutons alors avec Dirck Fuhrig et René Agiga, directeur du département littérature, des différentes ambitions et stratégies de Deutschlandradio Kultur, du fonctionnement d'une radio avec les conférences de rédactions quotidiennes,...

Si la visite de ces lieux constitue déjà un moment privilégié, nous avons eu la chance d'y vivre un événement unique en observant depuis la terrasse, située au cinquième étage du bâtiment, sous un ciel parfaitement dégagé, l'éclipse solaire du 20 mars 2015.

jco.

vendredi 20 mars 2015

La Potsdamer Platz selon Günter Schmidt

Un centre historique de la modernité

« L'engouement pour le projet était tel que Günter Schmidt et ses collègues ont dormi à plusieurs reprises dans leurs bureaux pour finir la Potsdamer Platz à temps. « C'est un des rares chantiers berlinois qui a été fini à temps » a-t-il dit, ponctuant son propos d'un clin d'œil. »

Un lieu historique

Un énorme feu tricolore en plein cœur de la Potsdamer Platz : die historische Ampel (le "feu tricolore" historique). Voilà le point de départ de notre promenade dans ce centre névralgique de la capitale allemande en compagnie de l'architecte Günter Schmidt, nous sommes le 20 mars 2015.

Günter Schmidt a pris part dans les années 1990 à ce projet qui fut, à l'époque, le plus grand chantier d'Europe. Ce chantier, accessible seulement par des ponts, était un monde en soi car des fossés étaient creusés tout autour. Comme il avait accès au chantier, il y amenait ses deux petites filles de 3 et 4 ans leur faisant découvrir cette fourmilière. L'engouement pour le projet était tel que Günter Schmidt et ses collègues ont dormi à plusieurs reprises dans leurs bureaux pour finir la Potsdamer Platz à temps. « C'est un des rares chantiers berlinois qui a été fini à temps » a-t-il dit, ponctuant son propos d'un clin d'œil.



Il a tenu à nous raconter, en toute simplicité, l'histoire de cette grande place berlinoise bien connue des touristes, de sa modernisation du début du XXe siècle à nos jours.

Connue d'abord pour la *Haus Vaterland* - à laquelle Franz Hessel fait allusion dans le chapitre *Rundfahrt* - puis comme point de passage important entre l'Est et l'Ouest entre 1961 et 1989, cette place est désormais un symbole de la modernité de Berlin. Les nombreux architectes qui y ont œuvré ont réalisé un ensemble cohérent considéré comme l'un des plus beaux exemples d'architecture contemporaine.

La Potsdamer Platz – un patchwork de différents styles d'architecture

Günter Schmidt nous a expliqué l'influence de chacun des architectes sur ces réalisations, leurs spécificités, et a pimenté son intervention avec des anecdotes et de nombreuses photos du chantier. Il nous a ensuite laissé deviner quel architecte avait pensé chaque bâtiment. Il nous a sensibilisés à l'importance culturelle de ce lieu abritant des rendez-vous internationaux comme la Berlinale.

Nous avons également pu voir la grande gare *Potsdamer Platz*, une petite exposition photo nous racontant son histoire, le *SONY Center*, des restes du Mur ou encore le terrain vague qui renferme des bâtiments à l'architecture moderne et étonnante.

Du chewing-gum et de l'architecture

Une grande convivialité régnait lors de cette excursion et l'effectif réduit de notre groupe a encore renforcé une interactivité déjà bien présente.



Cette ballade s'est terminée par un verre en terrasse où nous avons posé l'ensemble de nos questions à propos de cet endroit unique. Nous avons notamment appris que la coupole abritant l'IMAX, un cinéma 3D également boîte de nuit, a été construite à l'aide d'un énorme ballon gonflé qui avait l'apparence d'une grande bulle de chewing-gum. Le ballon a servi à soutenir la coupole et à lui donner sa forme. Il a été dégonflé lorsque le béton fut sec.

Voici une des anecdotes, parmi tant d'autres, que ce guide enthousiaste et particulier nous aura transmis durant cette visite.



Photos: Maren Jentschke

kat et mjk

dimanche 22 mars 2015

Berlin Alexanderplatz avec Michael Bienert

Dimanche 22 mars 2015, c'est notre dernière flânerie berlinoise, cette fois un peu plus guidée. Station de métro « Rosenthaler Platz », 13h. Nous avons rendez-vous avec Michael Bienert, guide littéraire à Berlin. Il a prévu de nous emmener sur les pas de Franz Biberkopf, le héros du roman *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin publié en 1929, la même année que *Spazieren in Berlin*.

Quand je l'ai contacté nous nous sommes demandés : que montrer après tout ce nous aurions vu pendant ces quatre jours ? Ce serait *Berlin Alexanderplatz*. Les trajectoires de Biberkopf et de Hessel se croiseraient.

Michael Bienert, étudiant en Germanistik, a suivi de près l'histoire de Berlin. Alors qu'il finit sa maîtrise, le Mur tombe. Comment rester à la bibliothèque, rédiger un mémoire, quand tout se transforme dehors ? « Mon gagne-pain est apparu avec les bouleversements de la ville ». Il a commencé à écrire des articles, puis des feuilletons, à montrer Berlin aux touristes et aux personnes intriguées par l'Est et la nouvelle ville qui naissait sous les yeux ébahis de toutes celles et ceux qui vivaient là. Le geste est assuré, le discours rôdé. Depuis des années, il propose à des groupes, des écoles, des touristes, des visites littéraires à Berlin, suivant un auteur, une œuvre, une thématique en particulier ; il a publié des dizaines de livres sur Berlin et sa littérature.

En attendant que le groupe soit là, nous contemplons la station de métro Rosenthaler Platz. Elle est recouverte d'un carrelage orange vif, restaurée. Fermée le 13 août 1961, elle est devenue une « *Geisterbahnhof* », une gare fantôme où les trains ne s'arrêtent plus, jusqu'en 1989, date à laquelle elle fut réouverte parce qu'elle se trouvait dans un lieu stratégique du réseau de transports berlinois. Nous ressortons. La Rosenthaler Platz se trouve effectivement au croisement de la Rosenthaler Straße, de la Brunnenstraße et la Weinbergsweg.



*La Rosenthaler Platz de l'extérieur,
et le café/restaurant très hype "St.
Oberholz".*

Dehors nous voyons la « *Strassenbahn* » (tramway) : en 1865, ce sont les « *Pferdebahnen* » (tramways à traction hippomobile) qui permettaient aux voyageurs de se déplacer jusqu'à l'arrivée du tramway électrique en 1881. Les chantiers de construction de la U-Bahn conduisant jusqu'à Alexanderplatz débutent en 1902, et dès les années 1927-1930, on célèbre leur achèvement : c'est alors la consécration de la modernité à Berlin.

« Il pleuvait. A gauche dans la Münzstrasse des enseignes lumineuses, les cinémas. Au coin il se retrouva bloqué, les gens étaient plantés le long d'une paroi de bois, là-derrrière ça descendait profond, les rails du tramway électrique couraient libres en plein air sur des planches, justement un tram glissait lentement. Voyez-vous ça, ils construisent le métro, y a donc encore du travail à Berlin. » [Berlin Alexanderplatz, 1929, p.45]

La Rosenthaler Platz est en forme d'étoile, et sa rue principale mène jusqu'à la Torstrasse. Mélange du passé et du présent, le Café St. Oberholz se trouve face à nous, de l'autre côté du bruyant carrefour. Aujourd'hui c'est un café qui voit naître les start-ups berlinoises : des dizaines de jeunes gens sont assis face aux fenêtres, en travaillant sur leurs ordinateurs, les tarifs des cafés sont raisonnables et on peut rester travailler des heures. Avant la guerre, ce café populaire s'appelait Aschinger's, avec son « *Schmerkost* » et sa soupe de petits pois, avec du pain à volonté. Brecht et Walser avaient pour habitude d'y manger. C'était un lieu où écrivains sans un sous fraîchement arrivés à Berlin se nourrissaient et qui les aidait à survivre.

« Ca vous avait des visages joyeux, ça riait, attendait sur l'îlot-refuge en face d'Aschinger à deux ou à trois, fumait des cigarettes, feuilletait des journaux. [...] En face Aschinger donne aux gens à manger et de la bière à boire, concerts et boulangerie-pâtisserie. Le poisson c'est nourrissant. » [Berlin Alexanderplatz, 1929, p.72]

Nous nous remettons en route en suivant Franz Biberkopf, toujours dans le quartier de la Rosenthaler Platz avec l'Alexanderplatz comme objectif. « Le texte est fait de sorte que l'on puisse retracer le trajet de Franz Biberkopf dans tout Berlin » précise M. Bienert.



Une stèle du paisible Garnisonsfriedhof, et au second plan des lofts modernes côtoyant des immeubles aux façades plus que défraichies.

Nous arrivons au *Berliner Garnisonsfriedhof* (cimetière berlinois des garnisons), depuis lequel nous pouvons observer tous les bâtiments des quatre rues qui entourent le cimetière verdoyant. Il a été construit à la suite des guerres de libération contre Napoléon (1813-1814). Juste à côté, nous contemplons l'ancienne maison de Gerhardt Hauptmann (Kleine Rosenthaler Strasse 11): il s'y est installé en 1884, au cœur de la vie sociale berlinoise de l'époque. De l'autre côté du cimetière se situe la Mulackstrasse, un haut-lieu de la prostitution berlinoise avant la guerre. Le fait qu'elle soit citée dans *Berlin Alexanderplatz* est un moyen pour Alfred Döblin d'évoquer clairement l'origine sociale de Franz Biberkopf. Au bout de la Mulackstrasse, la Gormannstrasse : après la chute du Mur, la politique de rénovation des années 1990 a permis de conserver ce centre historique de Berlin, mais a aussi entraîné des débats, car c'est aussi le début de la gentrification d'un quartier autrefois très populaire. Dans le quartier de Mitte, on assiste à la destruction de la plupart des « *Plattenbau* » (bâtiments qui sont des assemblages de plaques de béton).

Nous visitons des cours intérieures. C'est depuis la Sophienstrasse que nous arrivons dans la cour du *Handwerkervereinshaus Sophiensäle* où se trouve depuis quelques années un lieu de théâtre et de concerts. Ici se sont retrouvés Karl Liebknecht et le jeune Heinrich George, tout comme les écrivains du *Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller Deutschlands*. Ces lieux font écho à la conscience de classe de Franz Biberkopf évoquée tout au long de l'œuvre. Döblin partage sa vision du monde du travail. Écrivain et psychiatre engagé, il a une certaine connaissance à la fois des lieux et des populations qui y vivent.

« L'effroi le saisit quand il descendit la Rosenthaler Strasse et aperçut un homme et une femme tout près de la fenêtre d'un petit bistrot : ils s'envoyaient des bocks dans la gorge, et après, ils buvaient voilà tout. [...] Il ne pouvait pas reculer, il était allé si loin en tramway jusqu'ici, il était libéré de prison et il fallait qu'il s'enfonce ici, toujours plus avant. [...] Il suivit la Rosenthaler Strasse en passant devant les étalages de chez Wertheim, à droite il bifurqua dans l'étroite Sophienstrasse. Il se disait cette rue est plus sombre, là où c'est plus sombre, ça sera mieux. Les prisonniers sont à l'isolement [...] à l'isolement le prisonnier est continuellement tenu à l'écart des autres prisonniers, nuit et jour. » [Berlin Alexanderplatz, 1929, p.25]



Les mosaïques multicolores égayent les cours souvent calmes et ombragées des Hackescher Höfe.

Nous nous dirigeons ensuite vers les *Hackescher Höfe*. Sur notre chemin se trouve un « *Volkscafé* » (Neue Schönhauser Straße, construit en 1905/1906, en activité jusqu'en 1929). Ces lieux populaires où l'on ne trouvait pas d'alcool étaient très répandus à Berlin et proposaient des cafés et des chambres peu chères, avec des salles séparées pour les femmes. Pas très loin se trouve l'*Engelspalast*, un lieu de crime et de prostitution, lui aussi fermé dans les années 1920 en raison de ses activités et des fréquentes descentes de police. Nous nous rendons jusqu'aux cours intérieures avec leurs bâtiments industriels, peu visités avant la chute du Mur. Dans l'une d'entre elles, la plus connue, nous admirons une mosaïque vert-bleue recouvrant le mur.

Prochaine étape : Münzstrasse et le croisement avec l'Alte-Schönhauser Strasse. A cet endroit se rencontrent Franz Hessel et Döblin dans leurs textes car cet endroit est évoqué dans le chapitre « nach Osten » de *Spazieren in Berlin*. Ici seules les lois de la rue semblent réellement compter. Le début de la Weinmeisterstrasse, un tout petit peu plus loin, rappelle la description des chantiers de construction de la U-Bahn par Hessel. Cette rue nous évoque aussi la présence d'un *Jüdisches Volksheim* par lequel quelques écrivains juifs sont passés au début du siècle. Nous prenons la U-Bahn pour arriver finalement sur l'Alexanderplatz où se termine la première partie du roman de Döblin ainsi que notre flânerie. Bienert nous montre de vieilles photos des années vingt, avec les projets des bâtiments qui encadrent désormais la place, telles que la *Berolinahaus*, seul témoin d'un ensemble immobilier inachevé. Bienert nous montre des images de l'époque, et bien qu'énormément de bâtiments aient depuis été érigés sur cette place totalement hétérogène et qui ne fait pourtant qu'un, nous n'avons pas de mal à nous imaginer le même tumulte à l'époque de Döblin, les flots humains et le rythme incessant de la grande ville qui noie les individus.



Notre guide, Michael Bienert, lisant avec force et vie "Spazieren in Berlin", sur la Alexanderplatz.

Citations extraites de: DÖBLIN, Alfred, Berlin Alexanderplatz, Folio Gallimard, 2009 traduction par Olivier Le Lay, première publication Fischer Verlag Berlin, 1929.

Photo : Anne-Julie Martin / anne-julie-martin@doyoubuzz.io

ems

samedi 21 mars 2015

Visite de Kreuzberg avec Valérie Bussmann et Jens Metz



Le Mehring Hoftheater

Le vendredi après-midi, nous retrouvons Valérie Bussmann et Jens Metz, dans un Eiscafé aux abords du quartier Kreuzberg. Valérie Bussmann nous raconte le développement urbain de Berlin et l'évolution des Berlinoises tout au long du vingtième siècle, la gentrification d'un quartier anciennement populaire, Kreuzberg et déplore le manque de cohérence de la politique urbaine de la ville. Le nombre des logements sociaux est insuffisant. Nous partons donc pour une longue après-midi de marche sous la pluie, mais avec la bonne humeur, car le duo Jens Metz et Valérie Bussmann a beaucoup à nous faire découvrir, et sait intéresser les visiteurs curieux que nous sommes.



Le duo Jens Metz et Valérie Bussmann

Nos deux guides nous montrent les zones de réhabilitation (*Sanierungsgebiete*), et leurs histoires complexes d'expropriations, de misère humaine, de politiques urbaines aléatoires.

Puis nous montons sur la colline du Kreuzberg, surmontée par un monument national étonnant par son style gothique, qui célèbre la victoire lors des guerres de libérations de 1818. Après avoir observé cette statue en fer et les bâtiments typiques tels que la vieille brasserie (*Alte Brauerei*), nous redescendons vers l'aéroport Tempelhof, la dernière étape de la ballade.

Au XIXème siècle, le Tempelhof était une place consacrée aux exercices militaires où eurent lieu les premiers essais aériens, avant de devenir un aéroport international en 1923. Suite à la Seconde Guerre mondiale et à son instrumentalisation sous le régime nazi, où l'architecte Ernst Sagebiet lança un agrandissement exponentiel de l'aéroport, celui-ci devint, pendant le Blocus de Berlin organisé en 1948, le principal point d'ancrage des ponts aériens. Il acquit peu à peu la réputation internationale de « porte sur le monde ». Gail Halverson, un ancien pilote dit : « Les Américains ont une statue de la liberté. Les Allemands ont la leur, c'est l'aéroport de Tempelhof ».

« Das größte Baudenkmal Europas steht für die monumentale Selbstinszenierung der Nationalsozialisten ».

L'Aéroport Tempelhof est gigantesque, ses pistes /de décollage et ?/ d'atterrissage et de décollage, constitué de grandes surfaces de pelouse, quadrillées par de longues pistes bétonnées, s'étend à perte de vue. Il est en surface le plus grand d'Europe.

Le gigantisme des bâtiments de l'aéroport Tempelhof après l'agrandissement sous le troisième Reich a quelque chose de tristement grotesque, car la grandiloquence de son architecture cache sa misère : derrière les façades imposantes, menaçantes, la construction de l'intérieur n'était pas finie, à peine commencée par endroits, inapte à l'usage. Il fallait impressionner coûte que coûte, imposer le respect, inspirer la peur dans le pays et chez l'ennemi. Elever des trompes l'oeil, bâtir des illusions, mentir à tours de bras pour construire une idéologie, c'est à dire faire accepter l'inacceptable.

Le maire Klaus Wowereit décide de fermer l'aéroport en 2008, ce qui provoque des tensions politiques et sociales entre les autorités de la ville, et une partie des Berlinoises représentées par divers groupes d'actions militants. En 2009, le groupe d'action be-4-tempelhof organise un référendum citoyen dans le quartier Tempelhof-Schöneberg pour voter le classement de l'aéroport au patrimoine historique, entérinant ainsi la lutte contre la construction de bâtiments aux alentours du champs d'atterrissage et la réappropriation publique de ce grand espace par les habitants. Ces ambitions approuvées aux deux tiers par les habitants n'aboutissent pas, dans un premier temps, car le vote n'est pas reconnu par la ville, mais l'utilisation libre du lieu est tolérée dès 2010.

Depuis 2014, le Tempelhof est un lieu de visite, de tourisme, de loisir, qui abrite des concerts, des festivals, des événements sportifs, de fêtes étudiantes. Par beau temps, on peut profiter du parc en s'adonnant à de multiples activités : faire du vélo, du skateboard,

courir, marcher, pique-niquer, et même cultiver des légumes !

Mais aujourd'hui le temps n'est pas bon, il pleut, il fait froid, je renonce à aller sur le tempelhofer Feld et je rentre à la péniche hotel avec les autres. Je me promets de revenir au Tempelhof l'été, et d'en profiter pleinement comme un vrai Berlinois.

aza

vendredi 20 mars 2015 /

Rêveries de promeneurs enthousiastes: De la Leipzigerstraße au Berliner Dom

Arrivé au bout de la longue Friedrichstraße, je tourne à droite dans la Leipzigerstraße, bordée de bâtiments plus imposants et prestigieux les uns que les autres. Je m'arrête un instant, regarde le trottoir opposé, ensoleillé sur toute sa longueur, et me résous à continuer de mon côté, dans l'ombre fraîche des immeubles massifs. Les chaussées sont si larges et les rues en longues lignes droites si spacieuses, les édifices si vertigineux, que je me sens rapetisser. Comme Munich, Berlin a dû être habitée autrefois, il y a des millénaires, par un peuple de géants ou de cyclopes, me dis-je, ils avaient tout construit à leur mesure, prospéré, puis disparu, obligés de quitter leurs foyers d'origine pour des raisons mystérieuses. Était-ce un projet babylonien empêché par quelques divinités jalouses ? Les hommes les avaient-ils vaincus en usant, tels Ulysse, de leur ruse légendaire ?

sommet un chapeau triangulaire qui règne avec majesté sur la perfection géométrique de la façade. La pierre impeccable est comme mise à nue par les rayons du soleil, et l'ensemble symétrique formé devant mes yeux semble échapper à l'écoulement du temps et aux contraintes de l'espace.



Bundesratsgebäude © Bundesrat

Je commence à marcher en espérant m'être aventuré dans le bon sens de la rue. Après quelques minutes, j'aperçois, de l'autre côté, un petit groupe réuni devant une grande grille noire, derrière laquelle on voit une cour de cailloux parsemée de petits buissons et d'arbres verdoyants, au bout de laquelle s'étend verticalement la façade blanche du Bundesrat (Conseil fédéral : la deuxième chambre allemande représentant les 16 Länder allemands). Les six belles colonnes, qui se dressent au milieu, soutiennent au

Je rejoins le groupe, fais rapidement la connaissance de Sara Sohrabi, ancienne étudiante de Paris 3 travaillant à Berlin, Frau Tuschel, guide berlinoise, et Barteck Wardecki, historien doctorant spécialiste du Bundesrat. Dans la cour d'honneur, Frau Tuschel nous demande de compter les arbustes : il y en a 35. Pourquoi 35 ? C'est ce que nous allons voir plus tard.

A l'intérieur du bâtiment, nous sommes frappés par la splendeur des escaliers de marbre vert érigés symétriquement à droite et à gauche du hall d'entrée, et par la hauteur du plafond. Ici tout est calme, silencieux, propre, parfaitement agencé. Ce bâtiment, censé donner l'impression d'une assise démocratique forte et ancienne, est en fait très jeune, puisqu'il issu d'un projet architectural de réhabilitation et de reconstruction initié en 1996 et achevé en 2001, après sa destruction partielle pendant la deuxième Guerre Mondiale. Avant de devenir le Bundesrat, la bâtisse était le siège du Preussisches Herrenhaus, chambre parlementaire sous la monarchie prussienne, jusqu'à l'abdication de Guillaume II en 1918, qui sonna la fin du second empire.



En entrant dans la *Wandelhalle* (le foyer) je lève les yeux et découvre avec stupeur trois grands trous dans le plafond intermédiaire, traversés chacun par une grande lance dorée dansant lentement, à la verticale, sous une grande coupole de verre, au-dessus de nos têtes. Ces immenses cure-dents célestes, remuant entre deux infinis sous une lumière chargée d'universalité, interrogent, suspendent nos regards et nos esprits dans un trouble rassurant. Ils incarnent les divinités tutélaires du conseil, *Die drei Grazien*, placées là par l'artiste Rebecca Horn, pour encourager les élus à se remuer les méninges, à mettre sans cesse en mouvement leurs idées et à débattre sans relâche pour assurer une dynamique démocratique fiable dans le processus de vote.

La Salle de vote, *Plenarsaal*, entièrement constituée d'un parquet de différents bois clairs, est recouverte d'un plafond de verre d'où pénètre une belle lumière, éclairant avec profit les décisions en cours. Soixante-neuf députés siègent ici, représentant les seize Länder avec leurs bancs répartis en arc de cercle dans la salle. Pour obtenir la majorité lors d'un vote, il faut rassembler 34,5 voix plus une demie ce qui fait 35 voix, l'énigme des arbustes est résolue !

Quand nous sortons du Bundestag, Frau Tuschel nous propose de nous emmener vers le centre de Berlin. Elle a encore beaucoup d'anecdotes passionnantes à nous raconter, et nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

Après un court trajet en U-Bahn (le métro) nous marchons vers le Berliner Dom. En chemin nous discutons avec la guide. Elle nous parle de ses origines autrichiennes, de sa nostalgie du village de montagne où elle est née, de son attachement de force égale à deux espaces si différents : Berlin, capitale cosmopolite, et son petit village, ailleurs, à mille lieues des vapeurs tumultueuses et du piétinement avide des masses touristiques. Si elle a accepté de nous accompagner aujourd'hui, c'est parce qu'elle aime faire des visites bénévolement, à côté de son activité professionnelle.

Depuis la coupole du Berliner Dom, la vue est magnifique, nous voyons Berlin à 360 degrés. Nous voyons le chantier du Berliner Schloss. La construction a commencé il y a peu de temps, en 2013, mais l'incompréhension des habitants grandit : pourquoi construire un château au coût exorbitant en plein centre de la ville, alors que l'on manque cruellement de logements sociaux ? Quelle est la cohérence du projet urbain berlinois ? Si elle est loin d'être évidente pour les Berlinoises, elle ne l'est encore moins pour des visiteurs.

La journée s'achève sur des questions ouvertes, nous partons nous reposer un peu avant de poursuivre nos explorations de nuit, guidés non plus par nos yeux, mais par nos oreilles.

Alain Zampaglione

vendredi 20 mars 2015 /
*Das Hugenviertel avec Karl
Schüssler*

Notre guide d'origine huguenote a souhaité nous emmener sur les traces historiques des Huguenots de Berlin. S'égosillant tant bien que mal – l'une des passions de Bach chantées avec ses camarades de chorale toujours dans la voix – il nous explique

comment, de la fin de la guerre de Trente Ans (1648) à la période suivant la révocation de l'Edit de Nantes (1685), cinquante mille Huguenots émigrèrent dans la région de Brandebourg et comment 37 % des Berlinoises déclarent aujourd'hui s'identifier à une religion, dont 22% à l'Église



protestante. L'Église française de Berlin est l'élément patrimonial le plus spectaculaire dans la capitale rappelant la présence de cette importante communauté huguenote, originairement constituée d'une élite d'artisans et de commerçants lettrés.

C'est sur la Karl-Marx-Straße que notre promenade a débuté. Notre guide nous fait observer que ce quartier, aujourd'hui essentiellement turc, est l'un des rares où l'on peut encore trouver des loyers raisonnables dans un Berlin de plus en plus gentrifié.

Notre petit groupe suit le guide jusqu'à la Hermannsplatz, dont l'une des écoles a été le théâtre de nombreux incidents ; elle fait désormais l'objet de fouilles régulières par la police. Notre guide nous explique qu'après la guerre, de très nombreux Turcs ont été accueillis comme *Gastarbeiter* (travailleurs saisonniers), dont l'intégration explique notamment la traduction de certains panneaux en langue turque.

Nous nous sommes ensuite dirigé.e.s vers la Richardplatz, sur laquelle a lieu un fameux marché de Noël, tout particulièrement charmant car c'est l'un des rares, nous dit le guide, où l'on ne vend que des

marchandises artisanales, à la lumière de lampes à pétrole. Toujours dans la veine religieuse, Karl Schüssler nous a également invité.e.s à jeter un œil à l'église de cette petite place carrée : la Bethlehemkirche. Son nom faisant référence à celui de la chapelle de Bethlehém à Prague des Frères tchèques, elle fut détruite en 1639 lors de la guerre de Trente ans et reconstruite par la suite. Elle joua un rôle essentiel pour cette autre grande communauté d'immigrés de la capitale, les protestants de Bohême, qui ont fui après la bataille de la Montagne Blanche en 1620, ce qui conduisit à une re-catholicisation de la Bohême. Et voici que notre guide nous montre la Böhmenstraße (rue de Bohême).



Sur la Richardplatz toujours : une fonderie classée monument historique depuis 1949. C'est l'un des plus anciens bâtiments de Rixdorf qui héberge, de nos jours, un foyer de jeunes femmes battues. Cette boutique de liqueurs contient d'anciens distributeurs de bonbons fonctionnant encore aux deutschmarks. Nous voilà entré.e.s dans une petite cour, avec un ancien garage à voitures que le guide lui-même sembla découvrir à l'instant avoir découvert. Le charme de notre ballade se poursuit dans un Flohmarkt, un marché aux puces, des bricoles, bric-à-brac... Nous avons terminé notre flânerie dans une petite allée pavée délimitée de part et d'autre par de petites casemates où l'on trouve aussi bien des boîtes que des livres ou des cassettes. Atteignant la phase finale de notre flânerie au niveau de la Karl-Marx-Straße, nous nous sommes, pour terminer, engouffré.e.s dans un café.

Marjolaine Portier-Kaltenbach et Maren Jentschke

Photos © Maren Jentschke

samedi 21 mars 2015 /

Fenêtre avec vue sur... la Chute du Mur: la gentrification de Kreuzberg

L'herbe y pousse librement, il y a des jeux pour les enfants et un poulailler, une voiture de collection garée dans un coin et, au fond, la Spree. Nous nous trouvons dans la Köpenicker Straße, une rue parallèle à la Spree, dans le quartier de Kreuzberg. Roland Willareth nous a donné rendez-vous chez lui. Il a emménagé dans cet immeuble avec sa famille quelque temps avant la chute du Mur. À cet endroit, la séparation Est-Ouest, c'était la Spree. Le mur en face a été conservé et fait partie aujourd'hui de la fameuse East Side Gallery. Roland se rappelle que l'été, pendant les fêtes organisées dans la cour, certains s'amusaient à nager dans la Spree près de la frontière... et en sortaient le plus vite possible quand les soldats de la RDA apparaissaient sur leurs bateaux à moteur.



Baignades dangereuses

Roland nous montre une photo qu'il a prise en 1989 alors qu'un brouhaha se faisait entendre dans la rue: une immense file d'attente, celle des citoyens de l'Est allant chercher les cent marks de Begrüßungsgeld, les 100 marks que chaque ex-citoyen de la RDA recevait à son arrivée à l'Ouest. La famille Willareth a acheté cet appartement à un prix raisonnable, mais avec la tournure des événements la

valeur de celui-ci a considérablement augmenté, tout comme celle des bâtiments aux alentours. Le quartier qui était peu passant l'est devenu et a perdu de son calme. Le coût de la vie et des loyers a augmenté, Kreuzberg s'est gentrifié.



„Don't tear down this wall“

Nous nous rendons sur le parking d'un supermarché, devant le mur d'un immeuble. Il est recouvert d'un énorme graffiti qui donne à voir le Mur de Berlin avec ses pans de béton qui tombent un à un pour se transformer en coupures de cent euros, érigeant un mur d'une toute autre espèce. Puis nous traversons le pont Oberbaum. À cet endroit se trouvait l'entrée par la Spree de l'ancien Berlin. Le trafic des navires y était régulé grâce à un tronc d'arbre, d'où le nom (Oberbaum = arbre supérieur). En aval, vers le pont du Kronprinz se trouvait l'Unterbaum (arbre inférieur). Le pont relie aujourd'hui les quartiers de Kreuzberg et de Friedrichshain, alors séparés par le Mur.



Baiser fraternel

Nous longeons l'East Side Gallery, ornée des fresques de plus d'une centaine d'artistes, dont la plus connue est le « baiser fraternel » de Brejnev et Honecker. Nous nous arrêtons à hauteur du complexe sportif O² World.

Pour la construction de celui-ci, dans le cadre du projet „Mediaspree“ des pans du Mur ont été déplacés. Roland nous expose les débats que la destruction ou le déplacement d'une partie de l'East Side Gallery a soulevés, en particulier ceux liés à la construction d'une tour d'habitation de luxe qui se dresse aujourd'hui au bord de la Spree. Parmi les slogans utilisés lors des manifestations on trouvait „Don't tear down this wall“ qui fait référence au célèbre „Tear down this wall“ prononcé par le président des États-Unis Ronald Reagan en 1987 devant la porte de Brandebourg.

Bitte Lebn“

Nous retournons du côté de Kreuzberg pour nous arrêter devant la fresque, désormais recouverte de noir, de l'artiste Blu. À côté de celle-ci se trouvait un squat dont le terrain a été rasé et les habitants évacués après un incendie. Ici aussi on prévoit la construction de logements de luxe et Blu a fait disparaître ses deux œuvres en signe de protestation. Plus loin, un immeuble à la façade grise et aux fenêtres monotones dont le fronton a été tagué peu de temps après son inauguration en 1983 du graffiti „Bonjour tristesse“, ce qui lui vaudra d'en porter le nom. Depuis trois ans, un autre graffiti y a fait son apparition: „Bitte Lebn“ accompagné du A cerclé, symbole des anarchistes. Toujours en compagnie de Roland nous traversons une partie du Görlitzer Park, réputé pour ses dealers. Nous poursuivons notre ballade entre la station Schlesisches Tor et le Görlitzerpark. C'est ici, dans un petit restaurant, l'Eckbert Zwo, que nous terminons notre flânerie, pour nous réchauffer et partager nos impressions autour d'un chocolat.



Photos: Julie Mazaud et Maren Jentschke

samedi 21 mars 2015 /

dAs bUcHstAbenmUseuM

Das Buchstabenmuseum (le musée des lettres)

Étonnante typographie! Nous sommes habitués à voir des lettres majuscules en début de mots mais rarement au milieu. Notre regard, notre œil est habitué à une certaine typographie, à laquelle il ne prête – la plupart du temps – plus attention. De plus, aujourd’hui, avec la mondialisation, nous assistons à une « standardisation » croissante lors de la création de lettres, d’inscriptions – que ce soit sur nos ordinateurs ou pour les lettres figurant sur des enseignes de magasins ou sur des panneaux que l’on trouve dans l’espace public. Le « musée des lettres » (das Buchstabenmuseum), créé à l’initiative de Barbara Dechant et Anja Schulze, rassemble quelques-unes de ces lettres, de différentes époques, et raconte leur histoire.

Ainsi, nous pouvons voir les lettres « HOTEL » de l’ancien Grand-Hotel, qui appartenait à la chaîne Interhotel en RDA, hôtel qui existe encore aujourd’hui sous le nom de Westin Grand Hotel Berlin. Nous apprenons que le musée est toujours à la recherche des lettres GRAND, afin de « réunir la famille », après avoir manqué son achat – à trois euros près – sur ebay en 2012. Il est également possible d’admirer les légendaires lettres du « Zierfische » [magasin d’aquariophilie] de la porte de Francfort, l’ancienne boutique de poissons d’aquarium de la famille Bartelt. Avec une typographie spécialement créée en 1980 par Manfred Gensicke et un éclairage par tubes néons, ces lettres continuent de vivre et d’être admirées grâce au musée.



© www.buchstabenmuseum.de (Andrea Katheder)

Le musée est installé dans une ancienne superette de R.D.A., un bâtiment blanc, une architecture simple, le tout très discret. Il se distingue, se repère de loin et intrigue les passants grâce à son nom – Buchstabenmuseum – inscrit sur la façade dans de grandes lettres noires qui s’illuminent le soir. A l’intérieur, on peut y découvrir des centaines de lettres, la plupart provenant de Berlin et ses alentours. Mais les pièces exposées sont récupérées indépendamment de leur région, de leur culture, de leur langue.

Pour chaque lettre exposée, on trouve des renseignements sur son histoire : nom, police d’écriture utilisée, date de création et d’acquisition par le musée, ancienne localisation, taille, ainsi que les matériaux utilisés pour sa construction.



© www.buchstabenmuseum.de (Andrea Katheder)

Ces lettres, même si – en tant qu’emblème d’un commerce, d’une entreprise, d’une banque, etc. – elles ont occupé ou occupent toujours une fonction commerciale, doivent être considérées comme des œuvres d’art à part entière. Leur création relève toujours d’un geste artistique. Ce musée nous permet d’admirer leur diversité. Une diversité importante par le passé, qui souffre aujourd’hui de la mondialisation et aussi, comme évoqué précédemment, de la « standardisation ». Par le passé, il y avait plus de petits commerces et entreprises familiales qui avaient leur propre enseigne avec une typographie créée sur mesure, et souvent originale. En visitant ce musée, on prend alors peu à peu conscience de la disparition progressive de ces écritures artisanales, individuelles, régionales. Le « musée des lettres » est donc aussi un lieu de nostalgie, où l’on peut par l’écriture, par la typographie, voyager à travers les

époques. Il est ainsi possible d'admirer le « M » (pour Markthalle) d'un ancien marché couvert de l'Alexanderplatz, une enseigne d'une ancienne boutique de chaussures de trois mètres de long avec le mot « Schuhe », ou encore les fameuses lettres « l » et « e » composant le nom de la station de métro « Alexanderplatz ».



Des lettres qui racontent, à leur manière, l'histoire de la ville. A l'instar du style architectural, la typographie a évolué au cours des époques. Les courbures, les formes des lettres ont changé. Les matériaux utilisés évoluent. Les lettres en bois ont presque disparu. Les éclairages de lettres à l'aide de néons se font de plus en plus rares, alors que l'effet – comme en témoigne l'enseigne de « Zierfische », par laquelle le visiteur se laisse prendre de mélancolie - n'est pas le même avec les nouvelles technologies d'éclairages employées.



© www.buchstabenmuseum.de (Andrea Katheder)

Grâce à ce musée et l'action de ses bénévoles, de nombreuses lettres, et autant de fragments d'histoire, ont été sauvés de l'érosion, ou pire d'une destruction définitive, comme c'est le cas pour les lettres de l'administration centrale d'AEG à Francfort sur le Main (Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft [entreprise d'électricité générale]), conçues par Behrens, sauvées en 1999 avant la destruction du bâtiment. De nombreuses lettres, qui figuraient au-dessus de commerces, d'entreprises ou d'institutions, qui brillaient la nuit, disparurent d'un jour à l'autre, et renaissent aujourd'hui dans le « musée des lettres », au 66 Holzmarktstraße. Une deuxième vie leur est offerte. Certaines, en très mauvais état, sont restaurées. D'autres sont laissées telles quelles, afin de laisser visibles les traces du temps. Parfois, les néons sont entourés de toiles d'araignée, de poussière. Cela permet aussi de réfléchir sur le regard que nous portons à ces lettres. Ici, au musée des lettres, nous sommes confrontés à celles-ci. Dehors, il est difficile d'y repérer une toile d'araignée, elles reposent sur des bâtiments et ne sont pas dans notre champ de vision direct. Tous les jours nous en voyons plusieurs dizaines mais ne remarquons pourtant pas toutes celles qui disparaissent.



Au Buchstabenmuseum, chaque visiteur a la possibilité d'aider à redonner une deuxième vie à ces lettres avec, dans un des espaces du musée, un petit boîtier où lorsque l'on insère une pièce, un « A », un « P » ou un « Y », une enseigne se rallume et continue alors de vivre.

Julien Corbel

samedi 21 mars 2015 /
Le Wintergarten



Un hommage aux «années folles »

A l'origine, le Wintergarten était un théâtre de variétés situé au sud de la gare de Friedrichstraße. Fondé en 1887 sur le modèle des théâtres de Vienne, son style et ses spectacles lui apportent rapidement une notoriété internationale. La salle devient en 1895 le premier cinéma de l'histoire avec les premières séances dirigées par les frères Skadanowsky. Ce lieu unique offre alors un programme varié de comédies, de musiques et d'expositions jusqu'à sa destruction totale, lors d'un attentat à la bombe en 1944 pendant la Seconde Guerre mondiale. Il n'a réouvert qu'en 1992, en hommage aux « années folles », sur la Potsdamerstraße, dans le quartier de Berlin Tiergarten. Ses intérieurs somptueux aux murs couverts de miroirs, et ses shows spectaculaires rappellent l'ambiance d'avant-guerre dans les hôtels de la Friedrichstraße



Un voyage dans le temps

Dans le cadre de notre voyage d'études à Berlin, nous avons voulu marcher sur les pas de Franz Hessel et découvrir cette institution qu'il décrit si bien dans son livre *Spazieren in Berlin*.

Pour Hessel, les théâtres de variété sont des lieux où les passionnés d'art se retrouvent dans une atmosphère typiquement berlinoise. Selon lui, les Berlinoises sont très critiques vis à vis du théâtre, ils viendraient au théâtre affamés et méfiants. Le charme du Wintergarten, qu'il décrit comme magique, attire malgré tout de nombreux visiteurs. On ne va pas dans un Variété seulement pour voir le spectacle mais aussi pour se faire voir, nouer des contacts et se faire une place dans la société.

L'intérieur de ce lieu unique a gardé son aspect historique, fidèle aux descriptions de *Spazieren in Berlin*.

Après avoir été salué.e.s par un portier, nous entrons dans un hall festif avant de pénétrer dans la grande salle. Celle-ci est décorée de lourds rideaux en velours rouge, surplombée d'un plafond étoilé. Nous sommes assis.e.s autour de tables rondes, les serveurs s'occupent de nous durant le spectacle.



Cette soirée fut pour nous un voyage dans le temps, entre les lignes du livre. Le spectacle auquel nous avons assisté, intitulé « Breakin' Mozart », est un mélange raffiné entre histoire et modernité, mêlant musique classique, hip hop et break dance.

La présence parmi nous de Thomas Andrée, guide-flâneur aveugle de notre voyage à Berlin, a changé notre perception de l'événement car nous lui avons entièrement décrit, murmuré ce spectacle musical très visuel, qui repose avant tout sur les performances des artistes. Nous y avons vu une expérience similaire à celle de Franz Hessel qui, par ses descriptions, attise notre imagination à travers les rues de Berlin.

Maren Jentschke
Photos © Maren Jentschke

samedi 21 mars 2015

Une enfance autour du Nollendorfplatz : identité et normalité à Schöneberg

Atelier proposé par Carola Forschner dans le quartier de son enfance

Avant d'avoir étudié un an à Paris 3 au cours de sa licence, Carola Forschner a grandi et passé sa jeunesse à Schöneberg. Ce quartier berlinois a entre autres la réputation d'être le centre de la communauté homosexuelle de la capitale. Notre flânerie avec Carola à travers les rues de son enfance nous a notamment permis de nous interroger sur les thématiques de l'identité et de la normalité.



Connotation religieuse ? Citation de la coupole en verre du Reichstag ? Cette station de métro a l'aura du défi identitaire de l'Allemagne contemporaine

Les symboles de l'identité

La fierté identitaire ambiante est en effet apparente dès le premier coup d'œil que l'on jette au Nollendorfplatz (« Nolle » pour les intimes), point de départ de notre ballade, où le drapeau arc-en-ciel est omniprésent sous des formes diverses : apposé à l'entrée du bar gay le plus ancien de la place ; sous forme de frise sur toute la longueur d'un magasin, avec comme mascotte une statue d'ours portant les mêmes couleurs ; etc. De manière générale, cet aspect entre dans cette spécificité berlinoise d'affirmation identitaire par le hissage de drapeaux ; la mairie de Schöneberg par exemple n'en compte pas moins de quatre sur son parvis, dont ceux de la ville de Berlin et de l'Union Européenne. L'organisation fédérale de l'Allemagne favorisant l'identification avec les territoires infra- et supranationaux y sont assurément pour quelque chose.



L'un des plus anciens du quartier : le bar « Romeo und Romeo »

Les façades des bâtiments bordant notre flânerie contrastaient quant à eux avec les drapeaux arc-en-ciel accrochés cette fois-ci à la fenêtre d'habitations personnelles de par leur styles architecturaux qui renvoient à des époques auxquelles une telle affirmation de sa liberté sexuelle individuelle aurait été impensable. A l'instar d'une librairie pour homosexuels (sic!) et de nombreuses boutiques qui rendent improbable toute pénurie de cuir au cours des dix prochaines années, l'impression d'une « version homo » de chaque commerce dynamisant la vie d'un quartier peut donner l'image d'une société à part entière, avec sa propre identité extériorisée par ses propres symboles et disposant de l'ensemble des infrastructures nécessaires à la vie quotidienne. Il semblerait donc globalement que le terme de « communauté », bien que souvent critiqué et parfois remis en question, soit plutôt adéquat ici pour faire référence à cette organisation sociale et géographique liée à la posture identitaire ouvertement affirmative que nous avons pu constater dans le quartier de Schöneberg.

Norme et normalité



Pharmacie en posture anti-freudienne

Une discussion très éclairante avec notre guide, amorcée à la vue de deux imposants drapeaux à l'entrée d'une pharmacie, nous a également permis de réfléchir au concept de normalité. En ce qui concerne ce caractère ouvertement affirmatif, les habitants du quartier semblent être considérés par défaut comme opposés à une telle manifestation de cette posture identitaire : ici, ne pas se montrer ouvertement tolérant peut être considéré comme se ranger du côté des homophobes. De plus, le domicile familial de Carola fournit une vue privilégiée sur la grande place qui est chaque année le théâtre du plus grand « festival urbain gay et lesbien » d'Europe. Enfant, elle interrogeait ses parents sur certains étranges accoutrements arborés à cette occasion ; adolescente, elle put observer

comment les hommes politiques invités sur le « sofa sauvage » (*Das wilde Sofa*) répondaient à des questions de société dans l'ambiance festive. Cependant, jamais l'homosexualité en tant que telle ne fut thématifiée : voir deux personnes du même sexe marcher main dans la main dans le quartier était tout simplement normal ; la disparition de voisins atteints du SIDA dans les années 1980 l'a avant tout confrontée, pour la première fois, à l'irréversibilité de la mort. Bien loin d'être considéré anormal, ce qui fait partie d'une société avec évidence en devient – même très coloré – invisible.

Quartier et histoire



Petit stand placé devant le discret triangle mural commémorant les victimes homosexuelles du national-socialisme : « Battus à mort, tus à mort »

Un autre élément que Carola nous a montré sur le Nolle se fait, apposé de cette manière sur la façade extérieure de la station de métro à la coupole en verre, assez discret : il s'agit d'une plaque triangulaire commémorant la persécution et l'internement dans les camps des personnes homosexuelles sous le régime national-socialiste. C'est précisément à cet endroit qu'un stand avait été installé la veille pour distribuer des graines de fleurs multicolores, pour « donner un peu de couleurs aux balcons de la capitale ». La coprésence du motif floral et de l'évocation d'un régime belligérant rend manifeste la reprise du discours pacifiste du mouvement *flower power* des années 1960-70 – tout en mettant entre parenthèses les spécificités essentielles des régimes dont l'esprit guerrier est ainsi remis en cause.

En nous faisant visiter de l'intérieur le quartier autour du Nolle, Carola Forschner nous a aussi menés depuis les traces de la poursuite du jeune héros d'*Emile et les Détectives* (livre pour enfants d'Erich Kästner de 1929) jusqu'au grand marché, dans lequel nous avons été invité.e.s à nous perdre avant de tous nous retrouver pour une collation dans un restaurant choisi au hasard.



Froid et gris : antithèse du quartier et de son marché

Avec ses grandes allées, ses stands à perte de vue et ses multiples babioles, une tentative de description de ce marché fournirait assez de matière pour remplir à lui seul les pages d'un long roman d'aventures ; nous étant engouffrés tous ensemble par l'entrée principale, nos chemins se sont vite séparés, au fil de notre curiosité, au milieu du flot humain. Le courant nous ramenant sporadiquement – parmi cette foule si hétérogène comprenant tant des dames âgées faisant leur marché que des couples homosexuels – vers des visages connus, l'impression primaire de disparité qui semble s'imposer au premier regard a pourtant rapidement laissé place, au rythme des produits bio locaux au prix défiant toute concurrence, de l'étonnante variante printanière du vin chaud des marchés de Noël (baptisée *Frühlingspunsch*) et des stands du fond qui, longeant les façades de l'église dominant par ailleurs la grande place, proposent des petites statues vaguement orientales – la disparité de tous ces éléments a donc laissé place, peu à peu, à un tableau unique, telle la formation, tesselle par tesselle, d'une formidable mosaïque.

De même que nous étions tout.e.s sorti.e.s du marché par des issues différentes, chacun.e d'entre nous y a certainement vécu sa propre déclinaison de l'aventure. Mais une chose est sûre : grâce à sa concentration de traits caractéristiques, le marché en fin d'atelier nous est apparu comme une véritable synthèse de l'identité du quartier. De sorte qu'à la fin, confortablement installé.e.s autour de la table du restaurant grec, personne n'a finalement regretté les couleurs et l'unité d'ensemble du kaléidoscope qui nous avait été proposé chez le marchand de bijoux manufacturés pour percevoir la beauté de la cohérence de Schöneberg.

mlk

Photos : Marie Letrange et Gabrielle Perrouas

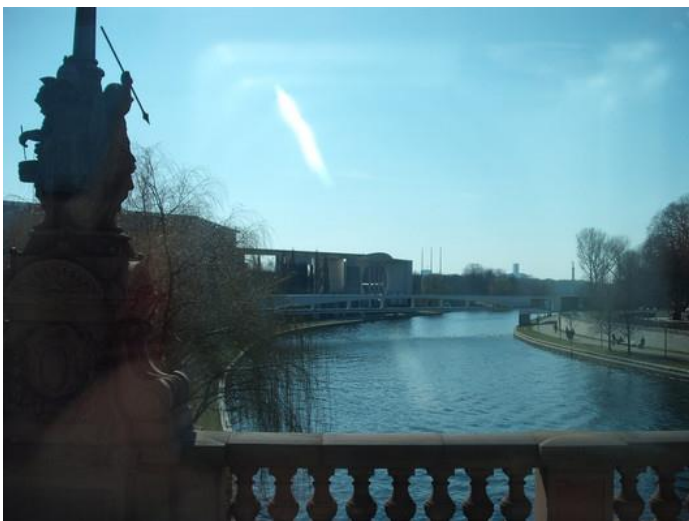
vendredi 20 et dimanche 22 mars 2015 /
*Flâner en VW-Bus : La méthode Volker
Laschke*

Saisir Berlin à travers son histoire I

Par le récit de Marie Jalowicz (atelier proposé par Volker Laschke), vendredi 20 mars 2015

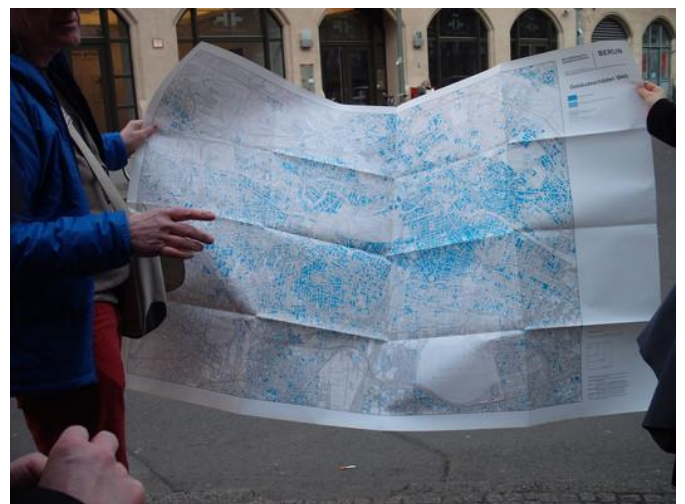
« On ne peut se passer des voies de circulation vitales d'un organisme », voilà comment Volker Laschke évoque la destruction au XIX^{ème} siècle des fortifications biséculaires autour de ce qui fut, avant de devenir la capitale prussienne, la ville-double de Berlin-Cölln. Construite pour défendre cette ville grandissante contre d'éventuels envahisseurs, cette muraille était doublée d'une douve, dont l'eau provenait directement de la Spree, fleuve principal de la ville ainsi fortifiée.

C'est ce même fleuve qui coule aujourd'hui dans la capitale allemande autour de la fameuse Ile aux Musées, que notre guide a choisi comme point de départ de notre promenade. Guide touristique de formation, cet ancien chauffeur de taxi est avant tout un authentique Berlinois qui, à travers ses lectures, s'efforce inlassablement de retracer par superpositions l'histoire et l'identité de sa ville natale.



L'Histoire par l'histoire

Dans le premier atelier de Volker Laschke, notre expérience de la capitale fédérale allemande s'est faite au prisme de l'histoire de Marie Jalowicz Simon qui a dû fuir dans la clandestinité en tant que jeune femme pour échapper à la déportation que lui réservait le régime national-socialiste. Cette historienne de la philosophie ne sortit de son relatif silence sur cette période qu'à la toute fin de sa vie, à la demande de son fils historien Hermann Simon.

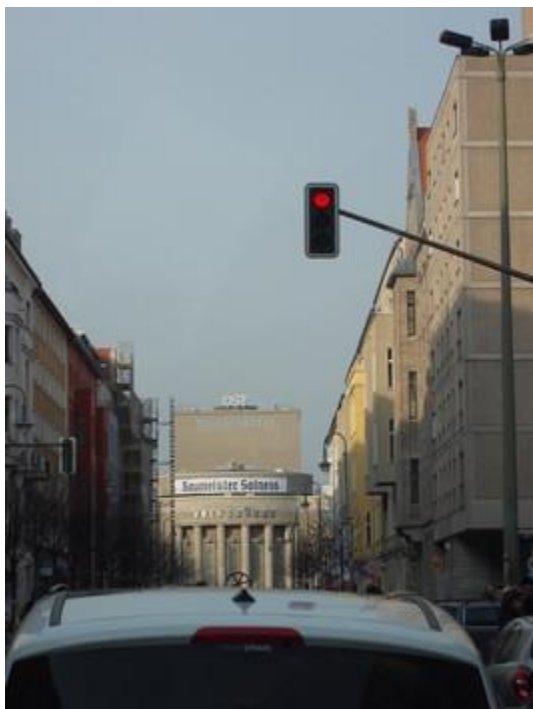


En bleu : l'ampleur des destructions d'une Berlin en ruines dans l'immédiat après-guerre

Elle a témoigné sur 77 cassettes audio de son vécu en tant que l'un des quelque 1700 « U-Boote » de la capitale ; et c'est à partir de ces documents que l'auteure Irene Stratenwerth raconte à la première personne dans *Untergetaucht* (Clandestine dans la traduction française) la survie à Berlin de ce « sous-marin » officiellement disparu de la surface de la société berlinoise entre 1942 et 1945.

C'est alors au pied de la statue équestre du « Grand-Electeur » Frédéric-Guillaume Ier de Brandebourg dans le hall d'entrée du Musée Bode que Volker Laschke commence par placer le cadre général de notre entreprise en esquissant l'histoire des Juifs dans la capitale allemande depuis le XVII^{ème} siècle. Histoire de Berlin, histoire de

l'Allemagne et histoire des Juifs dans la ville tournent systématiquement, véritables satellites, autour du récit de Marie Jalowicz. Elles ne sont évoquées qu'à cet escent.



La Berliner Volksbühne : dans cette flânerie motorisée, récit biographique sous l'Allemagne nazie et histoire culturelle de la RDA se croisent et s'entremêlent

Berlin balafrée

Voici donc l'Ancienne Synagogue de Berlin dans laquelle Marie enfant allait avec ses parents ; cette bâtisse n'avait pas été incendiée lors de la « Nuit de Cristal », par peur d'une propagation des flammes sur les bâtiments environnants de ce quartier résidentiel, avant d'être intégralement détruite par les bombardements lors de la Seconde guerre mondiale ; aujourd'hui, le tracé du mur de fondation se fait décidément bien discret sur ce carré de pelouse cerné par des immeubles aux styles d'époques variées. L'architecture historique ayant été reconstituée après-coup au vu des destructions considérables induites par les bombardements de la Deuxième Guerre Mondiale.

Volker Laschke n'a de cesse de déplorer la défiguration de la ville peu à peu opérée par manque de cohérence politique.

Voilà aussi où s'étendait l'Ancien cimetière juif, dans lequel « Gestapo Müller » fut inopportunément enterré dans une fosse commune (dans ce qui restait du cimetière après sa destruction par le régime national-socialiste en 1943) dans la précipitation de fin de guerre, sa dépouille se retrouvant ainsi inextricablement mêlée à celles des victimes ; les

investigations furent largement portées et encouragées par la population locale de Berlin-Mitte.

L'élagage du grand "H"

Par ailleurs, c'est ici que Marie Jalowicz dut fuir la Gestapo pour la première fois. Mais les pierres de bordure de l'îlot de circulation sont le seul élément d'époque qui nous reste aujourd'hui de la tranquille rue résidentielle d'autrefois. Même avec les explications éclairées de Volker Laschke, voir et toucher la pierre ne suffisent plus à rendre la situation tangible ; c'est à ce moment-là que la méthode multi sensorielle de notre guide prend tout son effet. Malgré le renouvellement total des habitations du quartier depuis le début des années 1940, l'îlot est toujours là, central, prêt à servir de tremplin pour le récit d'un autre temps.

MARIE
JALOWICZ
SIMON

EINE JUNGE FRAU
ÜBERLEBT IN BERLIN
1940 – 1945

UNTER
GETAUCHT



La voix de la Clandestine résonne toujours, non seulement en ces pages, mais aussi dans la ville reconstruite

Et c'est là, aux abords de ce grand boulevard, que la jeune Marie trouva momentanément refuge, dans ce rare bâtiment encore conservé de nos jours – et d'ailleurs toujours parfaitement fonctionnel ; le propriétaire privé de cette maison refuse catégoriquement d'y apposer toute forme de reconnaissance du passage de la fugitive (une plaque commémorative par exemple) – détail qui nous permet de nous interroger sur la problématique du monument urbain en corrélation avec la notion de propriété privée dans une ville qui a été le terrain d'événements historiques concernant tous, et dont le visage évolue pourtant avec chacune des modifications que l'on apporte à l'un de ses monuments.

Une flânerie multimodale et multimédia

Grâce à son approche multimodale – le tour s'est fait en mini-bus avec de nombreux intermédiaires pédestres – et multimédia – les explications historiques de notre guide se sont vues complétées par les panneaux, plaques et autres inscriptions explicatives dans les lieux visités, ainsi que par des fragments de narration issus des documents audio originaux de la « Clandestine » – Volker Laschke a réussi le tour de force d'unifier les différents narratifs à partir des traces qu'ils ont laissés dans l'état actuel de la ville autour de stations de l'exceptionnel récit de Marie Jalowicz.

La décision d'arpenter les rues berlinoises à l'heure de pointe nous a par ailleurs permis de prendre conscience de la possibilité de flâner en véhicule à moteur – et de nous offrir ainsi le temps nécessaire pour recouper et entrecroiser les différents récits en une histoire des lieux qui, tissée de cette manière, commençait tout juste à devenir plus saisissable par la progression de la cohérence ainsi obtenue.

Saisir Berlin à travers son histoire II

A travers le grand récit des régimes autoritaires allemands (atelier de Volker Laschke et Matthias Frank) / dimanche 22 mars 2015

Le deuxième atelier proposé par Volker Laschke, en collaboration avec son collègue guide Matthias Frank, suit une méthodologie homologuée au premier. Le narratif unificateur n'est pas ici le récit personnel de la persécution national-socialiste, mais bien le grand récit de la répression étatique allemande au XX^{ème} siècle. Le mode de déplacement, toujours dans sa double nature pédestre et automobile, nous a cette fois-ci permis de nous concentrer plus précisément sur la manière d'appréhender aujourd'hui certains hauts-lieux de répression.

Un passé visible?

Comment appréhender cette tour circulaire si éminente du château d'eau du Prenzlauer Berg qui a au fil du temps servi de logement pour les employés du moulin voisin, de réserve d'eau potable pour le quartier et de salle de torture

pour la S.A. ? La plaque commémorative rappelant que l'installation ré-haussée sur sa colline offrait un point de rassemblement pour la chasse humaine organisée par quartier pendant la période nationale-socialiste me semble insuffisante pour saisir la densité historique de ce lieu verdoyant.



Mur de Berlin : tracé historique et discrétion topographique

Que penser alors de l'ample installation (qui atteindra bientôt le kilomètre et demi) proposée par le Mémorial du Mur de Berlin dans la Bernauer Straße ? Ne retenons que le dernier tronçon original à être conservé dans son intégralité, avec murs intérieur et extérieur, pylônes d'éclairage, etc. Le visiteur qui s'imagine apercevoir des gardes-frontière armés en plein no man's land peut-il réellement saisir la mort de ces personnes sur la pelouse du chemin de ronde dont les noms et circonstances du décès lui sont indiqués – à la manière des Stolpersteine – par des petits carrés en laiton ancrés dans le sol ? La combinaison de cette visite du lieu historique conservé tel quel et de la lecture d'informations factuelles est-elle réellement efficace ? Suffit-il de se rendre sur les lieux de l'Histoire pour que se crée ce lien affectif qui rend saisissable toute l'ampleur de ce que notre intellect comprend à la lecture ? Sans parler de l'objectif didactique de cette entreprise : condamnation du régime autoritaire est-allemand ; pacifisme plus général dénonçant indifféremment chacun des décès de fugitifs et soldats survenus le long du Mur ?

Le rôle de la topographie

Peut-être les monuments plus reclus et moins ouvertement mis en scène sont-ils plus à même de favoriser un rapport personnel aux temps passés sur les lieux-mêmes des événements. Celui du Gleis 17 (« Quai 17 ») à la gare de Berlin-Grunewald est simplement composé d'un quai avec

Quel langage pour la transmission de l'histoire?

ses rails, auquel on a ajouté des plaques en fonte sur lesquelles est inscrit chaque départ de train pour les camps de concentration et d'extermination, avec la date et la destination de la déportation de part et d'autre du nombre de déportés. L'effet produit par la simplicité apparente du monument est soulignée par la végétation rendant ce type de gares visiblement impraticable aujourd'hui, sans que le temps qui passe ne recouvre les événements du passé par l'oubli de la forêt environnante. Ce lieu de pèlerinage historique me semble profiter du cadre forestier : ici, le temps a une autre densité.



Sur l'autre rive de l'île aux Musées, l'impact des balles alliées sur cette bâtisse néoclassique allemande a été conservé : belle métaphore des piliers de l'historiographie dans l'Allemagne contemporaine

L'alternance opérée par Volker Laschke et Matthias Frank entre visites de monuments à pied et tour en minibus nous a également permis de faire le lien, au sein d'une même ville, entre les endroits où se trouvent les instances du pouvoir officiel et les lieux d'application des décisions qui y sont prises. La place et l'intégration dans la capitale des ambassades, du nouveau bâtiment du Service fédéral de renseignement (Bundesnachrichtendienst) – dont la construction a d'ailleurs connu des opérations de sabotage dernièrement – nous a donné un aperçu de la topographie des lieux de pouvoir à Berlin.

La langue française employée par Matthias Frank a par ailleurs produit un effet non intentionné des deux guides sur ma réception du narratif de répression de régimes autoritaires allemands. L'utilisation d'une langue différente que celle dans laquelle les États national-socialiste et communiste allemands ont taillé leur propagande m'a semblé créer une distance supplémentaire entre les événements historiques et leur transmission lors de notre visite de la capitale allemande. Cette recrudescence de ce qu'on pourrait qualifier d'objectivité trouve son contre-poids bien particulier dans la flânerie multimodale et multimédia qui renforce la relation du flâneur aux lieux qu'il visite et – avec l'aide des guides berlinois – des époques qui les habitent.

C'est donc à travers une véritable phénoménologie urbaine que Volker Laschke et son collègue ont réussi à unifier quelque peu les différents narratifs en présence – et peut-être même la topographie si hétérogène de cette ville empreinte d'histoire(s) – à travers le filtre du récit de la survie clandestine de Marie Jalowicz d'une part, du macrorécit de la répression des régimes totalitaires allemands d'autre part. Soit une tentative de rendre visible et dicible l'identité de cette ville, dont le principe vital foisonnant est capable tant d'intégrer de vastes territoires que de détruire des murs, d'emmagasiner l(es) histoire(s) tout en offrant le théâtre potentiel de toute future historiographie ; identité qu'il faudrait construire à partir des transfigurations successives de ces évolutions urbaines.



Quelle(s) histoire(s) Berlin raconte-t-elle ? D'où trouve-t-elle son unité ? Définir et adopter une perspective historique (ou architecturale) unique relève parfois du défi eschérien

Marie Letrange- Photos : Marie Letrange

Carte blanche

Eclipse



Eclipse. Du grec ancien *ekleipsis* : action d'abandonner, abandon, désertion ; le terme est même passé par le bas latin. Traître étymologie. La langue se leurre. Le Soleil ne déserte pas: il se manifeste ; dans l'entre-deux, il nous fait signe. « Eclipse solaire partielle » appelle-t-on ce clin d'œil par lequel il se montre. Le temps, justement : il semble s'élargir sous cette lumière singulière ; le présent s'allonge. Nous sommes, au pluriel, sous le signe du Soleil. Il teinte notre flânerie d'une couleur sépia. Nous baignons dans Sa lueur. Vite, un carton ; je perce le trou, tu tiens la surface de projection, nous voyons. Il ne peut être vu directement, éblouissant ; Il est sujet à réflexion.



Il ne nous abandonne pas : Sa force d'attraction nous rapproche. Quelqu'un est équipé ; des lunettes prêtées. Je perds mon groupe ; j'en gagne un autre. Nous voyons, tour à tour, les lunettes circulent dans la ronde ; les joies d'un héliocentrisme partagé. Les visages s'éclairent de ce croissant de Soleil. Point. D'abandon. Je tente de retrouver les autres flâneurs. Le chemin de ma quête

abonde en inconnus n'ayant pas encore vu. Ils ne resteront pas en bordure : ce qu'ils voient à travers ces lunettes que je prête se reflète dans leurs visages. Singulière solidarité solaire. Je ne cesse d'interpeller des passants regrettant visiblement de ne pas faire partie du moment présent. Cette mère avec ses deux petits enfants a l'air triste ; nous nous séparons le cœur allégé par la bienveillance et la reconnaissance.



74, 2% : pourcentage maximal de la surface recouverte à Berlin. Je croise un couple, chacun est en possession d'une paire d'un luxueux modèle de lunettes. L'homme se lasse, retourne à l'intérieur de sa boutique ; la femme refuse de prêter la sienne à un passant, puis me donne la donnée chiffrée. Science, vecteur des Lumières ; Individu isolé. Ils se leurrent de lueur. J'arrive devant l'église. Mes compagnons de flânerie sont à l'intérieur, je le sais ; à moins qu'il ne soient déjà ressortis. La lumière du Soleil redevient de plus en plus vive, le temps recommence à s'écouler. Mais ce n'est pas encore tout à fait terminé : quel blasphème de me dérober à l'aura solaire ! Je finis par retrouver mon groupe de flâneurs. Nous fêtons la toute fin de l'éclipse dans sa contemplation, les lunettes circulent une dernière fois. Derniers sourires autour d'un café. Dernières réflexions ; un présent étendu d'humanité.

Marie LeStrange

Flâneries de table

Entrer dans un restaurant après un long après-midi de promenades : rien de tel pour recharger ses batteries, n'est-ce pas ? Rien de tel pour faire le plein, éviter la surchauffe et « débrancher » de l'éprouvant environnement urbain – pourrait-on penser. Si le passage à table permet de se restaurer dans une atmosphère conviviale, il n'en est, à vrai dire, pas grand' chose de l'aspect mécanique du plein d'essence chez le flâneur. Encore moins lorsque la visite a été prévue à l'avance, comme ce fut le cas de notre soirée au *Max & Moritz*.



Geste de reconnaissance envers nos guides berlinois et occasion de faire connaissance avec l'ensemble des flâneurs dès le premier jour en un, ce banquet eut lieu à deux interminables tables dans une salle au style néoclassique, à l'étage du restaurant au nom évocateur. Des histoires, combien ai-je pu en entendre au cours de cette soirée ; des vertes et des pas mûres, dont le degré de maturité contrastait fort heureusement avec le choix des plats que nous allions régulièrement cueillir au buffet.

Le pèlerinage d'éclats de notre compagnie si éclectique vers les tables chargées de plats était une aventure en lui-même, où les compagnons de route se séparaient et se retrouvaient, sporadiquement, dans une quête commune de la meilleure combinaison par-delà les monts et collines colorés et qui les amenaient à unir leurs forces. Mais surtout : conversations ébauchées, écourtées, laissées en suspens ; autant de champs abordés, de lisières de forêts approchées. Ce sont parfois les conversations qui n'ont pas lieu qui placent le cadre du paysage que l'on n'aperçoit qu'en passant, du coin de l'œil.

De retour au feu de camp : les voisins de table ont continué sans moi. Je retrouvai un chemin dans la discussion. Les silences induits par l'épuisement d'un sujet de conversation avec les inconnus que Fortune avait placés à côté de moi me submergeaient par la constance composite de l'environnement sonore : les bribes et bribes de paroles atteignant mes oreilles dans plusieurs langues me furent autant de voitures, de trams, d'oiseaux prenant leur envol et qui pourraient me transporter vers d'autres horizons – je distinguais déjà d'autres quartiers.



Mais les plus grandes avenues de notre promenade assise furent sans nul doute ces deux longues tables, qui nous invitaient à rebondir ensemble dans des flâneries thématiques communes. Une amie me fait face ; une pomme de terre écrasée dans le jus des crudités ; me voilà propulsée au pays des *Kartoffeln*, contrée germanophone, en pleine période de Noël, dans un petit village où vit sa grand-mère avec sa purée de pommes de terres.



Sur la table : une petite pancarte, un médaillon, un nombre inscrit à la manière des numéros de rue ; nous sommes arrivés au bout de l'avenue, au dessert, et le « 50 » gravé en noir sur fond blanc se transforma en autant de nuances de gris. Le débat fut lancé sur les conditions de possibilités d'un tel phénomène de société. Spéculations communes autour du taux de lecture de ce livre chez les participants aux débats dans la sphère publique ; hypothèses sociologiques.

Après un dernier détour par les émeutes de banlieues parisiennes de 2005 – spéculations communes autour du taux d'intérêt en la matière chez les hommes politiques participant aux débats dans la sphère publique ; hypothèses sociologiques – et des prises de positions radicalement opposées quant à la manière de remédier à ce type de conflits sociétaux, après ce dernier cul-de-sac, donc, les premiers convives quittèrent la table.

Je profitai des bancs désormais clairsemés pour migrer et aller voir le quartier d'à côté. Nous avons en effet encore quelques détails à régler avec l'un ou l'autre guide. Une tape sur l'épaule, on se retourna, des questions importantes qu'il restait à poser ; certains participaient à plusieurs conversations à la fois. Cette soirée-là, nous étions bel et bien en mode veille. Le circuit de mes différentes flâneries de tables toujours imprimé dans mes tympan, rétines et neurones, je me dis que le restaurant – cette balade ! – n'est vraiment pas une faim en soi.

Marie Letrange

Photos : Marie Letrange et Gabrielle Perrouas

Recherche *mil - Maison internationale des littératures*



maison internationale
des littératures

La mil (maison internationale des littératures) est une plateforme de dialogue et de rencontres pour les écrivains contemporains et leurs publics. Projet fédérateur pour l'UFR LLCSE, la mil est encadrée par les enseignants et les étudiants de l'Université Sorbonne Nouvelle, en partenariat avec différents acteurs du monde du livre (éditeurs, traducteurs, presse, institutions culturelles, fondations), et s'adresse à un public varié. Elle connecte la formation et la recherche avec la diffusion des littératures contemporaines. Des thématiques transversales permettent d'intégrer les disciplines variées de l'USPC. Nicolas Weill, traducteur, critique littéraire et journaliste est le président de l'association, Joachim Umlauf, vice-président du FICEP, soutient activement ce projet, et Andréa Lauterwein, professeur, chercheur de l'Université est à l'initiative de ce projet.

« Une prise en charge sociale de la littérature »

Le choix de la littérature comme point d'articulation n'est pas arbitraire : la littérature est le miroir de notre société et joue un rôle important dans le travail scientifique de l'UFR LLCSE : « Les littératures étrangères et leur interaction directe avec les sociétés contemporaines des différentes aires linguistiques sont l'un des domaines d'enseignement et de recherche qui singularise et justifie l'activité de l'UFR LLCSE ».

Les manifestations de la mil sont régulièrement organisées sous le titre « mil en chantier » et soutiennent la communication dans le domaine littéraire. Dans cette optique, la première phase de développement de la mil consiste à **promouvoir le transfert culturel** en invitant à la discussion et au dialogue, journalistes, écrivains, traducteurs et diverses personnalités littéraires engagées.

Nicolas Weill parle « d'une prise en charge sociale de la littérature ». Selon lui, la mil a un rôle à jouer dans le contexte actuel : « On est plutôt **dans une tradition de l'oralité**, de l'image que de l'écrit. Peut-être que la mil est un bon contact pour amener les gens à la littérature. »

La mil en chantier

La première manifestation de la mil en chantier s'est déroulée le 9 décembre 2014 avec comme invités l'auteure Gila Lustiger, administratrice de la Maison de la Poésie, Caroline Boidé-Brénaud, Joachim Umlauf, Nicolas Weill et le germaniste et traducteur Jürgen Ritte.

L'extrait du mémoire de Maren Jentschke, que vous trouverez dans le PDF ci-joint, revient en particulier sur la mil en chantier n°2 qui a eu lieu le 8 avril 2015, avec comme invité l'écrivain suisse Jonas Lüscher. Ce dernier se positionne en tant qu' « écrivain européen ». Selon lui, dans tout échange culturel s'exprime un geste politique. Chaque ouvrage, chaque texte, chaque rencontre qui s'inscrit dans un cadre interculturel est constitutif de la manière actuelle de procéder au cours d'un contact culturel.

Nous vous donnons rendez-vous pour la prochaine manifestation

- le jeudi 8 octobre 2015 de 18h à 20h au grand Amphi de l'Institut du Monde Anglophone (au 6 rue de l'Ecole de Médecine 75005 Paris) pour une rencontre entre les poésies hébraïque et arabe avec Hammoutal Bar Yosef et Naïm Araydi ainsi que d'autres invités.

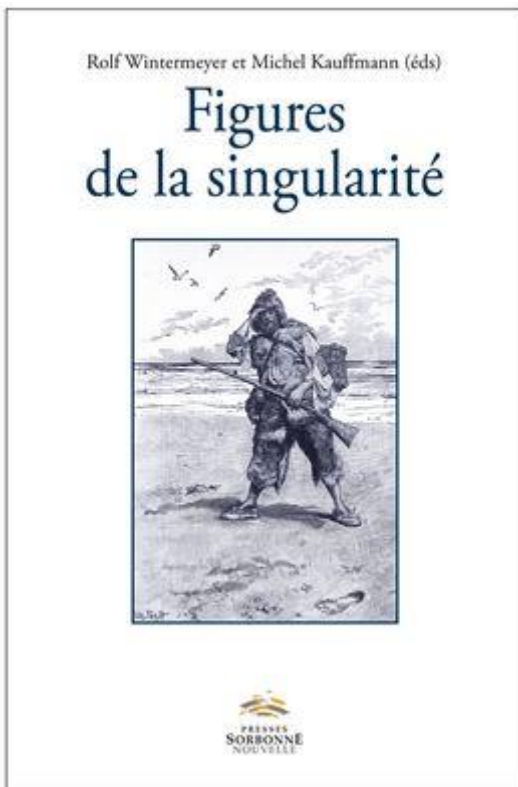
Suivez nos actualités sur le site internet !

www.maison-internationale-des-litteratures.net

Maren Jentschke et Julien Corbel

Le livre

Rolf Wintermeyer et Michel Kauffmann (éds), *Figures de la singularité*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 2014.



Singulières singularités. *Figures de la singularité* propose moins une vision d'ensemble de la singularité ou un axe précis d'étude qu'un cheminement au travers de la multiplicité de ses visages ou de ses « figures », comme le souligne paradoxalement le pluriel du titre. L'ensemble des contributions se tient donc sous le signe d'une contradiction ontologique : la singularité ne peut se concevoir que comme une inscription dans un pluriel, un collectif, voire une communauté. A la difficulté de concevoir une définition unique de la singularité répond la multiplicité de ses déclinaisons possibles, dans une forme d'instabilité que met en scène l'existence de deux versions parfaitement distinctes, une version papier (que nous présentons ci-dessous) et une version numérique (à télécharger ici). Ces deux ouvrages, ou cet ouvrage double, proposent un parcours touffu et éclectique parmi de nombreux visages de la singularité, personnages de fiction, philosophes, figures historiques, souvent paradoxaux, qui toujours donnent à penser comment (ou si) l'être singulier, détaché de son

fond culturel, historique, sociologique, peut devenir un porteur de valeurs politiques, philosophiques ou éthiques.

La réflexion s'ouvre sur un champ très large de la singularité, allant du « quelconque » au génie romantique (le singulier se détachant de la masse), de la singularité comme multiplication de critères socio-culturels d'appartenance à la singularité devenant son propre critère d'appartenance.

La singularité, le réel et le langage

Si la singularité est une donnée ontologique, si elle n'est pas un entrecroisement de propriétés nommables, est-il possible de la saisir dans le langage par des « concepts singuliers » ? Ne permettant pas l'identification à une catégorie, aveugles sur eux-mêmes ces concepts rendraient la singularité inanalysable et incommunicable. Inexprimable, insolite et difficile à décrire, la singularité ne serait que l'expérience du réel, le langage étant intransitif. Jacques Le Rider revient avec Mauthner sur ce scepticisme linguistique, la langue étant le lieu de la subjectivité et non de la singularité. De façon moins radicale, l'être-singulier, seul de son espèce, peut appeler un *surhomme* ou un *unique*, un sujet solipsiste et autonome en dehors des systèmes normatifs et analogiques, un sujet législateur, mais solitaire comme le réel qui l'habite. Gilbert Merlio interroge ainsi l'exemplarité du *surhomme* nietzschéen pour explorer la transmissibilité de la singularité, sur le mode d'une potentialisation humaniste, héroïque et esthétique de notre être au monde.

Êtres singuliers

L'être singulier peut prendre des allures dangereuses quand il est inassimilable à la société : il peut être « idiot », au sens biologique du terme, et pourtant irréductiblement proche du génie de Louis Lambert, figure de fascination, dans l'analyse de Florence Vatan ; ou bien être un marginal politique et idéologique ; ou encore, un dandy, pris dans l'affirmation esthétique et élitiste de l'égotiste, dans le

culte du Moi : l'ambivalence de la figure de l'artiste vu comme dégénérescence ou progénérescence au XIX^e siècle dans l'étude de Julie Cheminaud prend à cet égard l'allure d'un paradigme épistémologique pour penser la singularité. Cet écart du fou divin, souvent grotesque voire comique, permet néanmoins de repenser la société, et donc le groupe ou la communauté, comme le montre Remi Astruc à l'aide de figures littéraires radicalement singulières. L'être singulier peut aussi être valorisé, quand sa singularité s'exprime sur le mode de l'originalité ou du spectaculaire, mais elle court toujours le risque d'être réduite à une affaire de statistiques, de détermination causale qui s'auto-engendre. Les héros de fictions se ressemblent tous, tout en se distinguant de « tous les autres hommes », et soulignent la possible illusion d'une singularité pas si singulière – ou bien, comme le montre Gaspard Turin à l'exemple des romans de Volodine, disséminent la singularité dans un collectif venant assurer sa permanence et fonder la singularité du lecteur.

Politique des singularités

Que son identité soit numérique (par la multiplication de propriétés exprimables) ou qualitative (mais alors ineffable) ne dépend peut-être pas de l'être singulier, mais d'une conception du monde, d'une perspective qui inclut ou non une forme de transcendance. Sont alors à penser des identités multiples ou un collectif singulier face au rêve démiurgique de l'individu autosuffisant, comme Robinson. La singularité prend avec Nicolas Poirier une tournure éminemment politique en interrogeant la capacité des individus à vivre en communauté et en démocratie, capables de critiquer ses institutions mais aussi de s'auto-limiter dans ses désirs. Michel Kauffmann donne par ailleurs à penser, avec Fichte, un individualisme non-libéral, une singularité compatible avec un cadre étatique normatif par l'intervention d'une *ipséité collective*.

Jean-Michel Wittmann interroge, cette fois dans la littérature du tournant du siècle, le rapport de l'individu et son milieu, dans un questionnement à la fois moral, politique et littéraire, un rapport questionné également sous l'angle sociologique par la figure de Karl Kraus, le « Timon » de Vienne, en rupture « égologiste » avec son milieu, analysé par Gerald Stieg.

Ethique du sujet singulier

La contribution de Nicolas Voeltzer problématise avec Taylor et Larmore le rapport de la singularité à l'éthique : valorisée à la poursuite d'un idéal d'authenticité, elle est pourtant éminemment manipulable à l'époque de l'individualisme massifié. Le sujet, contrairement à l'individu, apparaît simultanément au sujet « en crise ». La distinction sujet / individu permet de penser le sujet comme une fonction anthropologique universelle, un processus ouvert, une place vide toujours disponible pour un résultat non figé et non nécessaire. La liberté du sujet autonome se réalise dans, par et contre la société (dans un sens déshistoricisé). La figure de Joseph (Laurent Pietra), permet par exemple de penser un collectif singulier, porteur d'universel et détenteur d'un pouvoir herméneutique de par sa position marginale. La singularité enfin peut se penser comme une fluidité mouvante, performative, qui se constitue dans l'écriture. Désocialisée, déshistoricisée, elle n'est pourtant pas un individualisme qui, tout en ne croyant plus au progrès, poursuivrait un idéal de bien être personnel. Dans notre société d'individualisme massifié, Rolf Wintermeyer souligne que la singularité pourrait alors sonner comme la promesse d'un « *happy end inespéré* ».

Anna Granier

Lettre de...Marion

Flâner ici ou ailleurs: De Verdun à Berlin

Il y a un an presque jour pour jour, Julien et moi sillonnions les rues de Verdun à une heure que la morale réproouve. Sans se laisser abattre par les visites éreintantes et le dîner, sinon de qualité, du moins bien arrosé, nous avons décidé de prolonger la journée en allant boire un verre (de plus), accompagnés de quelques autres participants. Plusieurs bars et par conséquent plusieurs bières plus tard, pris de ce que d'aucuns appelleront la « Verdun night fever », nous voulûmes, malgré les défections successives de nos amis plus raisonnables que nous, partir à la découverte de cette ville (dont nous n'avions eu l'occasion de voir en journée que les alentours), fût-elle endormie.

De fait, les seuls êtres vivants que nous ayons rencontrés dans nos tribulations – hormis une branche d'arbre qui a surnoisement tenté de jeter Julien dans la Meuse et une cliente de l'hôtel, croisée en rentrant, que le « bonsoir » dont nous l'avons gratifié sur les coups de six heures du matin a eu le don d'amuser – furent quelques adolescents qui finissaient leur soirée tranquillement installés sur une place déserte. Nous les avons abordés et questionnés sur leur vie à Verdun, et la conversation avait peu à peu pris corps, déviant de manière assez prévisible sur leurs projets, les études qu'ils voudraient faire, leur volonté impérieuse de quitter cette ville trop lourde de mémoire si tôt qu'ils le pourraient, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, resté à l'écart avant cela, ne vienne nous faire sentir que nous n'étions pas les bienvenus et ne bombarde notre retraite d'une volée d'insultes agrémentées de petits cailloux, tandis que nous redescendions les marches du monument à la victoire.

Sans le savoir, nous avons alors déjà adopté la flânerie hessélienne en de nombreux aspects : marcher au hasard des rues à contretemps du reste de la ville, aborder et interroger les habitants et, finalement, déranger. Naturellement, en cette froide nuit de mars, Verdun semblait être l'exacte antithèse de la grande ville en ébullition qu'ont pour cadre les promenades de Franz Hessel. Contrairement à Berlin qui même une nuit de mars toute aussi glaciale est toujours bouillonnante d'activité (du moins en certains endroits).



Comme l'année précédente, la soirée avait commencé dans un bar. Puis dans un autre. La fréquentation de ces derniers ne nuit d'ailleurs pas à la flânerie – le flâneur fatigué s'assiera à la terrasse d'un café et continuera à observer les passants. C'est ainsi que, devant le premier bar, une jeune fille encapuchonnée et visiblement complètement assommée par l'effet de quelque substance m'aborde timidement pour me demander où elle peut trouver un hamburger. Elle est tellement perdue que je

l'accompagne jusqu'à son but (en réalité à une dizaine de mètres de l'endroit où nous nous trouvons), gagnant pour ma peine une gorgée de la bière qu'elle tient à la main. Dans le second, après avoir vu trois jeunes hommes rentrer dans la pièce en beuglant un chant d'anniversaire qui m'était inconnu, nous avons essuyé une cuisante défaite au babyfoot contre une « médiatrice interculturelle » allemande un peu déjantée et ravie de nous parler en français. Les nuits blanches de Neukölln sont décidément plus mouvementées que celles de Verdun.

Un peu plus tard, comme l'année passée, il n'en resta bientôt plus que deux. C'est là, vers trois heures du matin, que commence notre vraie flânerie (c'est-à-dire pas celle qui consiste à picoler en observant les gens plus saouls que nous). Je connais bien la ville et c'est pourquoi, bien que tout à côté de mon propre logement, je décide de raccompagner Julien à la péniche où loge le groupe, en contrebas du Oberbaumbrücke, pour lui donner l'occasion de découvrir un peu la nuit à Friedrichshain en chemin, en particulier l'espace du Revaler Strasse 99, comme un atelier bonus.

Après cette énième ballade en commun, Julien prend la seule décision raisonnable étant données les responsabilités qui lui incombent : celle d'aller se coucher. Quant à moi, rechignant tant à attendre sans bouger sur un quai glacial qu'à rentrer sans profiter un peu plus du quartier, je m'en retourne au Revaler Str. 99, dans le bar où jadis une amie (elle aussi passée par Asnières) travaillait. Je m'y fais recaler, faute de monnaie, par un videur las. Je remonte alors la Simon-Dach-Strasse en direction d'Ostkreuz où j'ai prévu de prendre le Ring, mais cette rue où la fête bat son plein jusqu'au-delà de trois heures du matin est presque déserte. Il est cinq heures, les lumières des bars sont toujours allumées mais les chaises sont sur les tables et les tenanciers cherchent un moyen encore plus explicite de chasser leurs derniers clients pour aller se coucher. Pas tous, cela dit : une envie pressante finit par me pousser dans l'un des rares troquets encore ouverts. Je décide d'y rester un peu le temps de me réchauffer. Il y a de nombreuses salles, pas immenses, mais leur agencement donne à mon esprit fatigué une impression de gigantesque dédale. Dans chacune d'entre elles, billards, flipper et machines à sous. Je sacrifie ma dernière pièce de monnaie à une partie de flipper qui dure un bon quart d'heure, puis je retourne affronter le froid en vérifiant mon chemin auprès des passants que je rencontre, mal réveillés ou passablement éméchés, mais tous bienveillants.

Plus près de la station, je fais une pause ravitaillement. Le vendeur engage la discussion, m'offre une cigarette et me tend son verre. Il s'appelle Tossoun, a grandi à Istanbul. Il vit depuis quinze ans à Berlin et a quatre filles. Nous dérivons sur le prix des logements à Istanbul, Paris, Berlin, puis sur ses rudes horaires de travail. J'apprends quelques mots en turc au passage. Après une vingtaine de minutes de conversation plus ou moins animée (la fatigue nous rattrape tous les deux), je m'éclipse en promettant d'essayer de passer le lendemain. Enfin arrivée à Ostkreuz, je m'installe dans le ringbahn, bientôt rejointe par une jeune fille qui me demande, en anglais, si elle est dans le bon train. Je confirme. A nouveau, la conversation d'engage d'elle-même. J'apprends qu'elle a dix-huit ans à peine, s'appelle Paulina et est originaire du sud de la Pologne. Elle a travaillé en Angleterre et aux Pays-Bas, mais des problèmes de santé l'ont rappelée en Pologne – puis en Allemagne pour une opération du cœur. Elle n'est rétablie bzw. établie à Berlin que depuis trois mois et me confie qu'elle va partir, parce qu'elle a trop d'amis ici et qu'ils ne font que boire tout le temps. Elle compte aller à Stuttgart où elle a un ami plus sérieux, sur qui elle peut compter. Elle s'enquiert ensuite de ma propre histoire, mais me voilà déjà à Neukölln et je prends congé en lui lançant un « Good luck ! » tout à fait sincère.

Quand je remonte enfin la Karl-Marx-Strasse, les oiseaux chantent et la lumière du petit matin commence à pointer son nez. Dernière étape avant de rentrer : passer souhaiter une bonne journée à mon vieux Büllent, mon ancien marchand de journaux et voisin mais néanmoins ami, qui a déjà commencé sa journée. Comme toujours, il m'offre un café et nous nous donnons des nouvelles fraîches l'un de l'autre. J'aime passer le voir de bon matin, les clients sont rares et nous fumons toujours une cigarette ensemble dans la boutique. Et puis je rentre chez moi. Toujours pas sommeil : j'entreprends de coucher toute cette aventure sur le papier. Evidemment, je ne tarde pas à m'endormir, toute habillée, lumière allumée et stylo à la main, au milieu d'un mot.

Marion Guibourgeau

Association Pierre Bertaux

*Le réseau des diplômés du département d'Études germaniques de la Sorbonne
Nouvelle Paris 3*

Le projet

L'Association Pierre Bertaux a pour vocation de développer un réseau d'alumni en étroite collaboration avec les étudiants en Études germaniques de la Sorbonne Nouvelle. Elle s'adresse à tous les anciens étudiants et diplômés du département d'Études germaniques. Les étudiants, impliqués dès le départ dans le projet, ont choisi Pierre Bertaux comme figure tutélaire. Ce choix a été motivé par sa biographie franco-allemande haute en couleurs et pour les options pédagogiques qu'il a promues au sein du département d'Études germaniques depuis la création de la Sorbonne Nouvelle. Responsable du projet: Andréa Lauterwein, MCF département d'études germaniques Sorbonne Nouvelle.

Asnières à Censier ?

Asnières à censier est une réalité. D'abord, parce que la revue en ligne du nouveau réseau des diplômés d'allemand de la Sorbonne Nouvelle, l'Association Pierre Bertaux, existe maintenant depuis 2013. Ensuite parce que l'Institut d'Allemand d'Asnières que les adeptes de près et de loin ont fini par simplement nommer « Asnières », comme un gage de qualité, a définitivement migré à Censier, la maison mère de la Sorbonne Nouvelle dans le quartier latin, entre le Luxembourg et le Jardin des Plantes.

« Asnières à censier » est l'expression qui tombe à pic. Nous l'avons empruntée à Valérie Robert (dans son discours pour le 80e anniversaire de Hansgerd Schulte) : « Asnières à Censier » est notre nouvelle identité, sur le modèle du fameux « Vincennes à Saint-Denis » comme certains collègues à Paris 8 Saint-Denis se nomment toujours pour que l'histoire des origines de leur université ne soit pas oubliée ».

Le nom d'Asnières à censier désigne bien évidemment le transfert des valeurs qui ont gouverné l'Institut d'Allemand créé à la fin des années soixante par Pierre Bertaux : l'encadrement, l'intérêt pour les contextes actuels, l'approche transversale des savoirs, l'œil critique sur les théories contemporaines et la pré-professionnalisation. C'est donc dans un esprit d'ouverture mais sans renoncer à notre spécificité que nous avons abandonné une situation insulaire ressentie tantôt comme un privilège, tantôt comme une mise au ban, pour intégrer joyeusement ce grand laboratoire dense et moderne des arts vivants et des sciences humaines qu'est Censier.



Pierre Bertaux dans sa cabane de Rambouillet (© Michel Bertaux)



Sacha Crépin, jeune traductrice littéraire, a un profil atypique: elle est tout aussi passionnée par l'allemand que par la musique pop.

Depuis sa seconde, Sacha s'est ancrée dans les études franco-allemandes: l'année en classe européenne, les étés en Allemagne. Après son bac, Sacha a commencé une prépa, mais ne se sentant pas à l'aise, elle décide de partir faire du droit franco-allemand à Cologne. Elle y restera trois ans. Elle rentre ensuite à Paris pour faire sa licence à la Sorbonne Nouvelle. Une décision qu'elle n'a jamais regrettée. Elle poursuit ensuite ses études à Paris 8 en traduction, spécialité littéraire.

Sacha a fait son cursus d'Etudes germaniques à Asnières. De ces années, elle garde un souvenir merveilleux : « c'était calme, on avait de l'espace, les conditions de travail étaient très positives et la communication avec les professeurs était super. Asnières, c'était comme une petite famille, quelqu'un était toujours là ». Tout au long de ses études, elle a été serveuse. Le fait de parler allemand a toujours été un plus ! Les touristes allemands se sentant toujours très rassurés et également enthousiasmés à l'idée de pouvoir parler leur langue.

Aujourd'hui, Sacha est traductrice spécialisée en littérature : en ce moment, elle traduit des extraits d'un ouvrage qui rassemble des textes d'auteurs allemands sur la Première guerre mondiale. Mais elle est aussi musicienne : passionnée de pop, elle a elle-même déjà enregistré un album et s'occupe maintenant de sa communication ainsi que de la préparation de clips et de concerts. C'est un peu comme avoir deux vies et deux facettes : une Sacha passionnée et une Sacha cérébrale. Et ces deux vies sont complémentaires. La double casquette la contraint à vivre au jour le jour, car d'une semaine à l'autre Sacha n'aura jamais le même emploi du temps.

Ses études lui ont apporté une grande conscience historique et lui ont appris qu'« il y a des choses à dire ou à ne pas dire, à faire ou à ne pas faire. Si des gens ont lutté pour notre liberté, il faut prendre cela en compte ». Ses études franco-allemandes lui ont permis d'être consciente de toutes nos libertés, bien que l'histoire derrière nous ne soit pas très belle. (décembre 2014)



Isabelle Fellner, diplômée de la double licence-Bachelor à la FU Berlin et à la Sorbonne Nouvelle : « L'année à Paris 3 ainsi que les encouragements de certains professeurs de la Sorbonne Nouvelle ont joué un rôle décisif dans mes choix d'avenir »

Étant Autrichienne, j'ai grandi dans le Vorarlberg, non loin de la frontière suisse et du Liechtenstein. Mon *Matura* en poche, j'ai décidé de quitter l'Autriche pour gagner la *Freie Universität* (FU) de Berlin et y commencer des études de français (*Frankreichstudien*) ; cette formation englobe non seulement la littérature, la linguistique françaises et la pratique de la langue, mais aussi un large choix de disciplines, parmi lesquelles j'ai opté pour le droit et l'histoire de l'art. Dans le cadre de ce cursus, il est obligatoire de passer une année d'étude dans une université francophone. En 2013, j'ai choisi de poser ma candidature à la Sorbonne Nouvelle pour deux raisons : un accord bilatéral entre la FU et Paris 3 permettait, après avoir passé la troisième année de licence en France d'obtenir le double diplôme licence-Bachelor ; de plus, c'était l'occasion idéale de répondre à mon souhait de longue date d'aller à Paris. Mon année à la Sorbonne Nouvelle a été extrêmement enrichissante. Mon niveau de français s'est évidemment amélioré (ce qui n'est pas négligeable lorsque l'on fait des études de français) et j'ai pu faire des rencontres intéressantes.

J'ai aussi beaucoup appris sur le plan disciplinaire dans les domaines qui me passionnent : les études culturelles et littéraires. Je garde un excellent souvenir des séminaires de Madame Lauterwein et de Monsieur Ritte (études germaniques), mais aussi de Madame François (littérature comparée). Je pense également qu'il est important pour tout un chacun d'aller à l'étranger dans un cadre académique, ne serait-ce que pour faire l'expérience d'un autre système universitaire. Cela a aussi son influence sur l'attitude des étudiants et leur préparation aux cours : en Allemagne, il est habituel d'avoir fait des lectures personnelles pour débattre des contenus au cours des séminaires, ce qui me semble être moins le cas en France ; cependant, je pense qu'il serait aussi positif pour les étudiants allemands de laisser parfois les débats de côté – car comme le disait si bien Jean Améry : pas de discussion sans information préalable – pour se concentrer sur l'apprentissage proposé dans les thématiques abordées. Ce sont deux manières radicalement différentes d'appréhender l'apprentissage et d'acquérir des savoirs. Pour moi, les deux systèmes se complètent. Aujourd'hui, je m'appête à entamer un master de littérature comparée au *University College* de Londres (UCL). L'année de licence franco-allemande (LFA) à La Sorbonne Nouvelle ainsi que les encouragements de certains professeurs ont joué un rôle décisif dans mes choix d'avenir, dans la mesure où ils ont renforcé ma conviction de continuer dans la voie littéraire. Par la suite, j'envisage de retourner à Paris après le master – peut-être pour intégrer l'Ecole Doctorale de la Sorbonne Nouvelle ? (Juin 2015)

